
MESURER LA MARCHÉ URBAINE DU QUANTITATIF AU QUALITATIF

N'est-il pas réellement bien extraordinaire de voir, que, depuis le temps où l'homme marche, personne ne se soit demandé pourquoi il marche, comment il marche, s'il marche, s'il peut mieux marcher, ce qu'il fait en marchant, s'il n'y aurait pas moyen d'imposer, de changer, d'analyser sa marche : questions qui tiennent à tous les systèmes philosophiques, psychologiques et politiques dont s'est occupé le monde.

Honoré de Balzac

A l'instar de ce qui se passe pour l'étude d'autres réalités sociales, deux écoles de pensée structurent le champ des recherches consacré à la marche en sciences sociales, déterminant à leur tour les outils d'analyse les plus pertinents pour déconstruire le phénomène en des séquences saisissables qui permettent d'en appréhender le sens. La première école pose qu'il faut travailler sur la base de données quantitatives susceptibles d'être traitées statistiquement et de donner lieu à des résultats fondés sur des probabilités. Elle procède tantôt par comptages et suivis de trajectoires (*tracking*), tantôt par échantillons de sujets, de questionnaires et parfois d'entretiens, d'autant plus courts et directifs que l'échantillon de sujets interrogés est plus important. La seconde école estime qu'il est préférable de travailler en profondeur, de manière dite qualitative, sur la base d'un nombre restreint de sujets. Le plus souvent, le chercheur procède alors par une immersion prolongée sur le terrain, ayant recours à diverses méthodes d'observation, dont l'observation participante, sur laquelle nous reviendrons plus loin dans ce chapitre. Le chercheur prête également une attention soutenue aux sujets en tant qu'acteurs et approfondit souvent ses recherches *in situ* par des entretiens approfondis et le recours à l'analyse de diverses sources documentaires (des cartes, des dessins, des photos). Les outils audio-visuels sont utilisés par l'une ou l'autre école, avec des intensités variant d'un chercheur à l'autre, bien que ces outils aient tendance à accompagner de manière plus récurrente les méthodes qualitatives. Pour notre part, nous avons eu recours systématiquement à des recueils de données audiovisuelles, sous la forme de photographies et vidéos. Nous y reviendrons plus en détail ci-après au chapitre dédié au corpus.

Au gré de nos mandats de recherche successifs, nous avons pu développer une familiarité avec ces deux écoles méthodologiques, et procéder autant par passation de questionnaires standardisés auprès de larges échantillons que d'entretiens semi-directifs auprès d'échantillons plus confidentiels. Les démarches *in situ* que nous avons pu employer au cours de nos recherches incluent quant à elles les micro-trottoirs auprès des passants et l'observation participante. Cette dernière reste notre méthode préférée pour appréhender la marche « en train de se faire »⁵. Elle permet de focaliser l'attention sur les comportements tels qu'ils se donnent à voir dans leur immédiateté, et non sur des comptes-rendus de ces comportements,

⁵ Pour reprendre l'heureuse terminologie employée par l'équipe du CRESSON au cours du travail de terrain qui alimentait le projet de recherche « Villes qui marchent : tendances durables en santé, mobilité et urbanisme » (Winkin et Lavadinho (éds.), 2011).

dont la mise à distance par la parole est inévitable. Ceux-ci apportent certes une compréhension étendue des contextes de l'action, mais ils échouent souvent à retranscrire fidèlement ce qui a cours au sein de l'espace public. Observer les usages et surtout les détournements des espaces publics ne se fait jamais aussi bien que par la confrontation directe au réel.

Les méthodologies d'analyse employées dans ce travail

Pour appréhender les terrains dans le cadre de ce travail de thèse nous avons pris le parti de combiner les approches quantitatives et qualitatives. Ces deux manières d'appréhender le phénomène du renouveau de la marche urbaine nous ont semblé complémentaires, raison pour laquelle nous avons opté pour leur combinaison, plutôt inhabituelle au sein d'un même travail de recherche. Il nous semble réducteur de ne faire appel qu'à l'une ou à l'autre alors qu'elles peuvent s'enrichir mutuellement. Nous suivons ici Aaron Cicourel, pour qui « une bonne étude de cas est multidimensionnelle. Elle ne s'enferme pas dans les faux dilemmes du type sociologie qualitative ou quantitative » (Cicourel in Cefaï, 2003, p. 391). Marc Augé et Jean-Paul Colleyn prolongent cette perspective non-duelle lorsqu'ils soulignent qu'opposer les démarches inductives et déductives, c'est ouvrir une mauvaise querelle : « l'anthropologue fait évidemment usage de l'une et de l'autre. Il s'immerge dans une réalité locale, observe, participe, décrit, enregistre, filme, etc., jusqu'à ce que se dégage un modèle (c'est l'approche inductive) ; mais il teste aussi constamment des hypothèses théoriques en les corroborant ou en les infirmant par l'observation des faits. » (Augé et Colleyn, 2010, (1^{ère} éd. 2004), p. 109).

Pour Daniel Cefaï, les approches multi-méthodes sont aujourd'hui à nouveau à l'honneur, après une nécessaire période d'émancipation des méthodes qualitatives face à la prédominance quasi exclusive des méthodes quantitatives pendant les décennies précédentes. Le plaidoyer en faveur des approches multi-méthodes fait valoir que l'enquête qualitative n'est pas incompatible avec le recours à des méthodes quantitatives (Hammersley, 1986 ; Peneff, 1995, cités par Cefaï, 2003, p. 599). Cefaï fait remarquer que les données des recensements ont été, dès les débuts de la sociologie de la 1^{ère} partie du XX^e siècle, une matière première de choix pour les chercheurs de la première Ecole de Chicago⁶, qui articulaient ces données aux histoires de vie et aux documents personnels pour composer des « artefacts de probation » (Cefaï, 2003, pp. 599-600).

Au niveau méthodologique, ce travail de thèse repose donc sur l'analyse de données quantitatives provenant de sources statistiques officielles (pour l'essentiel de microrecensements transports) et de données qualitatives récoltées au gré de nos observations *in situ* :

- Au niveau quantitatif, nous nous sommes basés sur les données statistiques décrivant les pratiques de la marche, telles qu'elles sont repertoriées par les études officielles des collectivités

⁶ Pour en savoir plus sur les divers courants qui se sont succédés sous la dénomination de l'École de Chicago, nous renvoyons le lecteur aux ouvrages de Isaac Joseph et Yves Grafmeyer (2004), Jean-Michel Chapoulie (2001) et Alain Coulon (2007). Parmi les ouvrages fondateurs de la 1^{ère} École, nous pouvons mentionner *The Hobo*, publié par Nels Anderson en 1923, ainsi que *The City*, publié en 1925 par Ernest Burgess, Robert Park et Roderick Mac Kenzie.

locales de Lausanne, Genève et Bilbao, ainsi que les microrecensements sur la mobilité et les transports effectués par des instances gouvernementales aux échelons supérieurs (Canton de Vaud, Canton de Genève, Office Fédéral des Statistiques de la Confédération suisse, Département des Transports de la Communauté Autonome Basque).

- Au niveau qualitatif, nous avons effectué un travail d'observation multi-terrains. L'analyse des données porte ainsi sur nos propres comptes-rendus d'observation *in situ* de la marche « en train de se faire », composés pour l'essentiel de notes et de matériaux photographiques. Ces données d'observation ont été par la suite confrontées aux chiffres quantitatifs, pour en dégager les convergences. En d'autres termes, est-ce que les chiffres qui porteraient les pratiques mesurées sur de larges échantillons de la population corroborent bien les résultats de nos observations sur des échantillons de terrain plus restreints ? Telle est la question à laquelle nous voulons répondre en confrontant ces deux perspectives.

L'observation comme principale entrée pour appréhender le terrain

Il s'agit de regarder tout ce qu'on veut exprimer assez longtemps et avec assez d'attention pour en découvrir un aspect qui n'ait été vu et dit par personne.

Guy de Maupassant

Pour Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier (2010, 1^{ère} éd. 1999, p. 7), observer est une pratique sociale avant d'être une méthode scientifique. Jean Peneff voit dans l'observation et l'expérience directe l'instrument des idées et des croyances que nous accumulons. Elles sont « la base de tous les apprentissages, le moteur de l'action et le façonnage de nos idées sur le monde, la source de nos habitudes pour agir et penser » (Peneff, 2009, p. 9). Pour cet auteur, l'observation constitue un moment fondamental du raisonnement géographique (Peneff, 2009, p. 34).

Il existe une longue tradition de recherche urbaine basée sur l'observation directe du milieu que l'on souhaite saisir. Cette observation porte sur les pratiques sociales qui s'y déploient, qu'elles soient gestuelles ou verbales, mais aussi sur le cadre et ses règles normatives, les ressources que les acteurs mobilisent dans leurs pratiques et le sens qu'ils leur attribuent (Arborio et Fournier, 2010, 1^{ère} éd. 1999, pp. 47-48). Certains de ces courants de recherche se sont consacrés plus spécifiquement à l'observation des interactions entre passants anonymes dans des lieux publics (Goffman, 1963 ; Jacobs, 1961 ; Karp, 1980 ; Lofland, 1989 et 1998 ; Duneier, 2001 ; cités par Cefaï, 2003, p. 494). Les praticiens du travail de terrain publient d'abord dans les années 50 des notes méthodologiques qui constituent un corpus d'articles de référence dispersés dans des revues. Par la suite, avec la montée dans les années 60 du champ des études urbaines au sein des universités américaines, ce corpus a été rassemblé dans des livres destinés à l'enseignement (Junker, 1960 ; Bensman et Stein, 1964 ; Habenstein, 1970 ; McCall et Simmons, 1969 ;

Filstead, 1970 ; Strauss et Glaser, 1967 ; Denzin, 1970 ; Becker, 1970 ; Lofland, 1971, cités par Cefaï, 2003, p. 505).

Parmi les méthodes qualitatives qui servent plus particulièrement à l'appréhension de la marche urbaine en tant qu'objet de recherche, citons en particulier celles qui présentent des affinités avec les outils méthodologiques que nous avons employés au cours de nos travaux de terrain : **l'approche narratologique et rhétorique** (Augoyard, 1979 ; Amphoux, 2001 ; Thibaud, 2001, 2008 ; Kerbrat-Orecchioni, 1994 ; De Certeau, 1990 (éd. orig. 1980)), **l'approche ethnométhodologique** (Turner (éd), 1974 ; Livingston, 1987, 2002 ; Sacks, 1989, 1992, 2002 ; Lee et Watson, 1993), **l'approche ethnographique** (Goffman, 1973a et 1973b ; Rothenbuler, 1998 ; Lofland, 1973 ; Wolff, 1973 ; Wolfinger, 1995), **l'approche phénoménologique** (Sansot, 1980, 1983, 1984, 1993, 1998, 2000 ; Réda 1985, 1988, 1990, 1997, 1998), **l'approche éthologique** (Cosnier 1984, 2001 ; Knapp et Hall, 2002), **l'approche par les cartes cognitives** (Lynch, 1960, 1972, 1984 (éd. orig. 1981) ; Bailly, 1991 in Bailly et al., (1991, éd. orig. 1984), 1995). Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (2001) en font une synthèse très complète dans leur ouvrage *L'espace urbain en méthodes*. Jean-Paul Thibaud (2002) présente par ailleurs les traditions de recherche anglo-saxonnes dans son ouvrage *Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics*. Daniel Cefaï (2003) complète ce panorama des méthodes anglo-saxonnes avec un ouvrage très détaillé, *L'enquête de terrain*. Pour une vision rétrospective de la tradition de terrain française, les articles de Jean-Michel Chapoulie (2000a et 2000b) constituent une référence incontournable.

Cet engouement pour l'observation appelle cependant aux yeux d'Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier une double défiance : « d'abord face à un empirisme naïf, qui supposerait que le réel se « donne » à voir ; il faut aussi se défier d'un empirisme feint qui afficherait des observations diffuses servant de façade à un essayisme subjectiviste » (Arborio et Fournier, 2010 (1^{ère} éd. 1999), p. 8). Contre ces écueils, Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier préconisent de réfléchir aux conditions d'une observation « armée », qui consisterait en l'exercice d'une attention soutenue pour considérer un ensemble circonscrit de faits, d'objets, de pratiques dans l'intention d'en tirer des constats : ressemblance ou différence, régularité ou variation, permettent ainsi de faire émerger des aspects de la réalité qui autrement échapperaient au chercheur. Ce n'est qu'à cette condition que l'observation peut servir à contrôler l'intelligibilité des données quantifiées. L'observation constitue également un moyen de résister aux constructions discursives des interviewés, en permettant de s'assurer de la réalité des pratiques évoquées en entretien (Arborio et Fournier, 2010, 1^{ère} éd. 1999, pp. 8-9).

Dans la préface à l'ouvrage de Jean Peneff (2009) *Le goût de l'observation*, Becker fait l'apologie d'un travail de terrain qui saurait privilégier le frottement au réel comme clé d'entrée méthodologique et analytique : « Les sociologues écrivent comme si les méthodes sociologiques étaient appliquées dans une sorte de vide social dans lequel les contraintes ordinaires de la vie quotidienne disparaîtraient. (...) Ces méthodes ne donnent pas assez d'importance aux éléments de la situation qui caractérisent le travail de

Le renouveau de la marche urbaine

Terrains, acteurs et politiques

terrain, pas assez de place aux facteurs qui ne relèvent pas directement de la logique de recherche. Ils ne voient pas que le travail de terrain trouve une concrétisation dans le monde réel, que ce dernier affecte constamment ce que nous faisons, la manière dont nous le faisons et ce à quoi nous aboutissons » (Becker in Peneff, 2009, pp. 5-6).

Pour Henri Peretz, l'observation mêle trois comportements indissociables : une forme d'interaction sociale avec le milieu étudié due à la présence de l'observateur sur les lieux, les activités d'observation proprement dites et un enregistrement des données observées (Henri Peretz, 2007, p. 47). Leonard Schatzman et Anselm Strauss (1972) distinguent quant à eux trois positions différentes que peut adopter l'observateur : rester toujours à la même place afin de recueillir des données comparables ; adopter des positions différentes afin de voir la diversité des situations ; ou, enfin, ne plus prendre les lieux comme point fixe, mais les personnes (Henri Peretz, 2007, p. 77). C'est notamment le principe adopté par la méthode de *tracking* développée par Don Zimmerman (Zimmermann, *Fieldwork as a qualitative method*, communication personnelle non publiée et non datée, citée par Coulon, 2007 (1^{ère} éd. 1987), pp. 83-85), qui cherche à observer le plus grand nombre de situations possibles au cours de la recherche sur le terrain. Le tracking cherche à voir ce que les acteurs en situation voient. Cette stratégie de recherche s'appuie sur la notion que « la vie sociale est méthodiquement accomplie par les membres ». C'est dans ces accomplissements que résident les propriétés des faits sociaux de la vie quotidienne, ce que Zimmermann décrit comme le caractère « répétitif, routinier, standardisé, transpersonnel et trans-situationnel des modèles de l'activité sociale du point de vue du membre » (Zimmermann, *Fieldwork as a qualitative method*, communication personnelle non publiée et non datée, citée par Coulon, 2007 (1^{ère} éd. 1987), p. 86).

L'observation participante et l'engagement du chercheur dans son rôle

Quand l'ethnologue s'en va, ni lui, ni ceux avec lesquels il a vécu ne sont plus tout à fait les mêmes. Le métier d'ethnologue n'est pas de simple observation ; il a une dimension expérimentale. L'ethnologue n'est pas simplement un observateur de l'histoire. Il en est un acteur, même si c'est à son corps défendant.

Marc Augé

La spécificité du travail de terrain comme méthode d'enquête en sciences sociales réside dans l'implication du chercheur sur son site d'enquête (Agar, 1980 ; Burgess, 1982, 1984 ; Emerson (Ed), 1983 ; Hammersley et Atkinson, 1983 ; Ellen et al., 1984, cités par Cefaï, 2003, p. 544). Le mode de présence du chercheur sur le terrain peut varier en fonction du degré d'engagement de sa participation en tant qu'acteur social. L'observation participante (Lohman, 1937 ; Kluckhohn, 1940) est le terme qui désigne l'engagement du chercheur dans un rôle social lorsqu'il entre sur le terrain (Peretz, 2007, p. 49). L'observation participante est ainsi rendue singulière par la pratique de l'immersion qu'elle suscite. Cette

immersion questionne ce qui va de soi (*taken for granted*). La présence même du chercheur est remise en question comme n'allant pas de soi (Cicourel in Céfai, 2003, p. 380). La richesse de cette méthode découle précisément du fait que c'est en se mettant en porte-à-faux avec lui-même que le sociologue incorpore des savoirs sur la situation observée (Peneff, 2009, p. 10).

Buford Junker distingue quatre formes d'observation participante en rapport avec le degré d'implication dans le rôle pour les sociologues enquêtant sur le terrain. Ces rôles oscillent entre deux extrêmes, celui du pur participant (*complete participant*) et celui du pur observateur (*complete observer*), où ce dernier joue un rôle formel de type expérimental. Le rôle de pur observateur exclut toute interaction sociale de l'enquêteur de terrain avec des informateurs. L'enquêteur tente ici d'observer des gens sans qu'ils lui prêtent attention, du fait qu'ils ne savent pas qu'il les observe et qu'ils lui servent d'informateurs (Gold in Céfai, 2003, pp. 346-347). Entre ces deux pôles de la typologie, Junker repère, plus proche du premier, la posture du participant-comme-observateur (*participant-as-observer*) et, plus proche du second, la posture de l'observateur-comme-participant (*observer-as-participant*). Aussi appelée observation à découvert, cette posture recouvre les situations où l'observateur participe et où ses activités sont rendues publiques dès le départ (Gold in Céfai, 2003, p. 340 ; Peneff, 2009, p. 203 ; Peretz, 2007, p. 50).

Pour saisir les pratiques de la marche telle qu'elle se déploie au sein des divers espaces publics qui ponctuent de leurs effets de centralité les grands territoires à l'échelle de nos bassins de vie fonctionnels, nous avons choisi d'adopter, parmi les diverses postures d'observation participante possibles, une posture proche de celle du participant-comme-observateur, où nous nous fondons dans la masse des passants anonymes et marchons avec eux. Il ne s'agit donc pas d'une posture d'observation pure où l'observateur resterait en retrait par rapport à l'action, mais d'une posture engagée avant tout dans l'action de marcher, à laquelle l'observation reste subordonnée. Pour Henri Peretz, les vastes groupes et les foules constituent des formes d'action collective qu'il est difficile de saisir et d'analyser par les méthodes habituelles des sciences sociales. L'observation reste pour cet auteur la méthode privilégiée pour tenter d'appréhender les formes d'organisation propres au rassemblement de voyageurs dans les gares ou de piétons dans les rues, car elle est seule à même de saisir les interactions entre les personnes, leur apparence (Jarrigeon in Thomas, 2010), leurs gestuelle, ainsi que d'identifier les unités qui composent les groupes. « Lorsque l'observateur se trouve mêlé à la foule (...) il découvre une certaine organisation, des figures et un rythme dans le déroulement de l'événement. Il appréhende ainsi les formes de contrôle qui régissent ces comportements publics et collectifs » (Henri Peretz, 2007, p. 24).

Nos questions de recherche se focaliseront essentiellement autour des conditions de marchabilité des espaces publics qui officient en tant que centralités structurantes des grands territoires. Il nous a semblé logique et pertinent d'éprouver dans notre chair ce que marcher veut dire en ces lieux ; sur tel terrain plutôt que tel autre, à tel moment de la journée plutôt que tel autre. Il s'agit d'une connaissance acquise corporellement. En effet, c'est en arpentant physiquement les terrains autant qu'en observant les pratiques que s'y déroulent que nous sommes informés de son degré de marchabilité.

Un engagement qui passe avant tout par le corps

La place du corps est capitale dans cette forme d'investigation, qu'il s'agisse du corps mis en scène dans des dynamiques d'interaction, du corps comme organe de matrices pragmatiques ou du corps comme mémoire réactivable de savoirs incorporés. Le corps percevant, agissant et parlant est donc pour Daniel Céfai le médium même de la compréhension (Céfai, 2003, p. 544). Les compétences corporelles du savoir-faire, du savoir-voir et du savoir-dire, sont impliquées au front dans le travail de compréhension *in situ*. Le corps comme organe de perception, de mouvement, et de dramatisation est le premier *medium* de l'enquête de terrain. C'est par lui que des expériences se font, que des confiances s'obtiennent, que des témoignages adviennent ; c'est lui qui observe et écoute, explore et mémorise. Son implication dans la dynamique des interactions et des conversations est la clef des activités de collecte et de contrôle des informations (Céfai in Céfai, 2003, p. 469).

Dodier et Baszanger (1997) soulignent pour leur part l'importance du cadre spatial. Pour ces auteurs, l'ethnographe aurait à faire à des systèmes de places *actancielles*, qui ouvrent à des répertoires d'opérations possibles en fonction des contraintes situationnelles (Dodier et Baszanger, 1997, cités par Céfai, 2003, p. 551). Jean Copans relève également l'importance de cette approche spatiale. Pour lui, l'espace est toujours social et culturel. Pour le chercheur sur son terrain, l'espace, à la fois contenant et contenu des observations, n'est pas donné *a priori*. L'observation des lieux, espaces, bâtiments, objets, voies de circulation et de rassemblement devient donc une obligation, car ces derniers sont « tout simplement le cadre de vie » et seule l'expérience de terrain peut le saisir de manière complète (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), p. 79).

L'espace public, scène des interactions et des arrangements de visibilité mutuelle

L'hétérogénéité des populations urbaines et de leurs modes de vie posent aux chercheurs la question des formes d'ajustement à la vie publique en milieu urbain, des manières de se comprendre dans des sociétés complexes qui produisent de la proximité spatiale et de la densité relationnelle sans réduire pour autant des distances sociales (Joseph, 2009 (1^{ère} éd. 1998), p. 16). L'une des approches pour appréhender ces formes d'ajustement à la vie urbaine est l'ethnométhodologie, dont les principaux représentants sont Harold Garfinkel, Aaron Cicourel, Harvey Sacks, David Sudnow et Don Zimmerman. La posture de ce courant s'organise autour de l'idée selon laquelle nous sommes tous des « sociologues à l'état pratique », selon la belle formule de Alfred Schütz (1987 (éd. orig. 1962)). Selon cette approche, le réel est déjà décrit par les personnes qui le vivent. Le langage ordinaire dit la réalité sociale, la décrit et la constitue en même temps. L'ethnométhodologie ne fait autre chose qu'analyser les pratiques ordinaires « dans l'ici-et-maintenant toujours localisé des interactions » (Coulon, 2007 (1^{ère} éd. 1987), pp. 3-4).

Pour le courant de l'interactionnisme symbolique⁷, la connaissance sociologique nous est livrée dans l'expérience immédiate, dans les interactions de tous les jours. C'est à travers le sens que les acteurs assignent aux objets, aux situations, aux symboles qui les entourent, qui les acteurs fabriquent leur monde social (Augé et Colleyn, 2010 (1^{ère} éd. 2004) p. 8 ; Coulon, 2007 (1^{ère} éd. 1987), p. 11). L'interaction est définie ici comme « un ordre négocié, temporaire, fragile, qui doit être reconstruit en permanence afin d'interpréter le monde » (Coulon, 2007 (1^{ère} éd. 1987), p. 12). D'où la nécessité d'assurer la sociabilité au sein des espaces publics par les liens faibles qu'implique la simple coprésence. Ces liens peuvent être maintenus par ce que Goffman appelle les « ressources sûres » (*safe supplies*) : des civilités (entre autres la *weather talk*) dont toute personne dispose pour entamer et maintenir un échange poli (Goffman, 1988 (éd. orig. angl. 1953)), cité par Joseph, 2009 (1^{ère} éd. 1998), p. 18). Dans le premier chapitre, consacré aux civilités, de *Relations en public* (1973b) Goffman, à la suite de Simmel, construit les interactions comme actions réciproques (Joseph, 2009 (1^{ère} éd. 1998), p. 12). C'est également par la réciprocité des perspectives que Schütz (1987 (éd. orig. 1962)) explique comment des mondes expérientiels « privés », singuliers, peuvent être transcendés en un monde commun. « Les hommes n'ont jamais, en quoi que ce soit, des expériences identiques, mais ils supposent qu'elles sont identiques, font comme si elles étaient identiques, à toute fins pratiques » (Coulon, 2007 (1^{ère} éd. 1987), pp. 8-9).

C'est Simmel qui le premier renvoie les différentes formes concrètes de la sociabilité au principe de l'action *réciproque* (Simmel, 1981 (éd. orig. all. 1911), cité par Joseph, 2009 (1^{ère} éd. 1998), p. 20). Comme exemple de cette action réciproque, Simmel analyse l'échange de regards entre passants : « L'union et l'interaction entre individus sont fondées sur un échange de regards (...). Par le regard qui dévoile l'autre, nous nous dévoilons nous-mêmes. L'acte par lequel l'observateur cherche à connaître la personne qui l'observe est une reddition par laquelle il accepte d'être lui-même observé. L'œil ne peut pas prendre sans donner au même temps. Ce qui se produit dans cet échange de regards constitue la réciprocité la plus parfaite dans tout le champ des relations entre les hommes » (Simmel, 1981 (éd. orig. all. 1911), cité par Joseph, 2009 (1^{ère} éd. 1998), pp. 22-23).

David Sudnow (1972) se demande quant à lui comment traverser la rue sans se faire écraser, ce qui le conduit à développer toute une « sociologie du coup d'œil » sur les interactions entre conducteurs et piétons, a fin de décoder la situation et pouvoir ainsi déterminer leurs conduites réciproques (Sudnow, 1972, cité par Coulon, 2007 (1^{ère} éd. 1987), pp. 111-113).

Erving Goffman nomme « interactions en public non focalisées » ces interactions résultant de la simple coprésence de plusieurs individus dans des lieux publics. L'individu doit trouver un équilibre entre le fait de porter une attention raisonnable à la situation et à ses potentiels développements tout en manifestant une « inattention polie » (*civil inattention*) qui garantit l'anonymat. Le type d'engagement requis suppose

⁷ Pour un compte-rendu détaillé et très complet de ce courant, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage éponyme de David Le Breton (2008 (1^{ère} éd. 2004)).

Le renouveau de la marche urbaine

Terrains, acteurs et politiques

donc de trouver « la manière d'être en public qui dise à la fois la courtoisie et l'indifférence » (Nizet et Rigaux, 2005, p. 45). La question de comment satisfaire aux conditions d'un engagement minimal mais suffisant revient de façon récurrente dans les recherches de Goffman, en particulier celles qui portent sur les relations en public (Winkin, 1998a, p. 26, cité par Nizet et Rigaux, 2005, p. 29). En transposant à l'espace public de la rue le principe de réciprocité à l'œuvre dans des échanges entre convives, l'étude des interactions, telle qu'elle est proposée par Goffman, interroge le fait même de la coprésence et de la visibilité mutuelle (Joseph, 2009 (1^{ère} éd. 1998, p. 32). La circulation des passants peut ainsi être décrite comme une succession *d'arrangements de visibilité* tout à fait ritualisés. Par exemple, lorsque deux personnes sont en train de parler ou manifester d'une manière ou d'une autre quelles sont « ensemble », la règle veut qu'on évite de les déranger en passant entre elles et que l'on respecte ainsi un espace protégé de « co-orientation » (Lee and Watson, 1993, cité par Joseph, 2009 (1^{ère} éd. 1998), p. 36).

C'est à la faveur du hasard, inespéré, que nous trouvons ce que nous cherchons, sans le savoir, et aussi longtemps qu'un endroit ne nous surprend pas nous ne pouvons prétendre le connaître. Marcher permet de se prémunir contre ces atteintes à l'intelligence, au corps, au paysage, fût-il urbain. Tout marcheur est un gardien qui veille pour protéger l'ineffable.

Rebecca Solnit

INTRODUCTION

La marche urbaine, de par son essence même de *res publica*, est éminemment observable. Cela ne la rend pas facile à décrypter pour autant, tant ses rythmes, ses modes et ses motivations sous-jacentes diffèrent, et tant les terrains sur lesquels elle se déploie divergent pour mieux l'accueillir. Daniel Céfai remarque ces mêmes limites à propos d'objet « ville » lui-même : s'il s'est, beaucoup mieux que d'autres objets, prêtée à des rapprochements et à des recroisements du type de ceux que nous avons ici employé entre micro-histoire, sociologie et anthropologie, la transposition des méthodes ethnographiques en ville ne va pas sans poser certains problèmes spécifiques. Ainsi pour Céfai, « le retrait des gens sur leur vie privée, l'anonymat de la plupart des pratiques, la médiatisation des relations sociales par les télécommunications, le compartimentage des différentes sphères d'activités rendent difficiles l'usage de l'observation directe (Céfai in Céfai, 2003, p. 483).

Pour nos travaux de terrain, nous avons choisi de procéder par une cadence en deux temps : des notions théoriques enrichissent la description de l'objet « marche » tel qu'il s'épanouit dans ses différents contextes ; dans un mouvement de reflux, ces contextes puisés dans l'univers de la pratique et des pratiques éclairent l'objet « marche » de leurs éclats de réel.

Pour Robert Emerson, la connaissance de première main des mondes des enquêtés et la « familiarité intime » avec le site d'enquête permettent de rassembler bien plus que des matériaux impressionnistes : elles engendrent des concepts théoriques (Emerson in Céfai, 2003, p. 418). Nous avons choisi comme cadre méthodologique celui de l'observation participante, mais nous avons en même temps développé une posture analytique forte qui fait appel à des concepts théoriques pour esquisser une lecture qui éclaire la marche « en train de se faire ». Comme fondements de cet éclairage théorique⁸ nous empruntons

⁸ Pour un approfondissement de ces aspects nous renvoyons le lecteur au chapitre suivant, qui traite du positionnement de notre cadre analytique au sein de ces courants de sciences sociales qui offrent un socle théorique aux interprétations du travail de terrain.

Le renouveau de la marche urbaine

Terrains, acteurs et politiques

partiellement des références à Howard Becker et aux chercheurs affiliés au courant de la Grounded Theory, en particulier Barney Glaser, Anselm Strauss et Juliet Corbin.

Aller à la rencontre du terrain implique d'arpenter le site choisi jusqu'à le connaître intimement. C'était notre parti pris pour ce travail de thèse : ne commenter et n'analyser que les territoires que nous avons foulés de nos propres pieds. Car comment parler de marchabilité uniquement par ouï-dire ? Il nous paraissait en effet insuffisant de nous fier uniquement à des données secondaires (données statistiques, rapports techniques, ouvrages de référence). Nous y avons eu recours abondamment, bien entendu, pour compléter nos propos et pour enrichir tel ou tel aspect de l'analyse. Mais ce sont surtout les données émergeant du vécu du terrain qui se sont avérées de bout en bout déterminantes pour orienter nos réflexions.

Le lecteur peut également approfondir ces questions en se référant à deux articles de fond écrits par Jean-Michel Chapoulie à propos du travail de terrain (Chapoulie, 2000a et 2000b).

LE CHOIX DES TERRAINS : APPREHENDER LA MARCHÉ DANS SES MULTIPLES CONTEXTES

Les situations ayant fait l'objet de mesures d'observation correspondent à des pratiques de marche au sein de divers types d'espaces publics. Nous entendons ces espaces publics au sens large du terme, englobant tous les supports physiques qui servent aux urbains de lieux où marcher, y compris des lieux que d'aucuns pourraient considérer *a priori* comme non marchables. Toutefois, de la marche possible à la marche désirable, il y a un pas. Dans les tissus diffus de la périphérie, ce pas tient même plutôt du grand écart. C'est exactement cette distance qu'il nous intéresse de saisir.

Dans le mouvement II nous considérons diverses ambiances de marche en lien avec les échelles arpentées. Tout d'abord la **marche joyeuse**, celle qui s'épanouit dans la rue marchande ou habitante (Chadoir, 2009), en traversant des places et des parcs ou en arpentant ces promenades linéaires le long de l'eau, de coulées de verdure ou de voies ferrées recouvertes devenues autant d'*agrafes urbaines* (Pech, 2009) entre des territoires auparavant peu marchables (Lavadinho, 2004 ; Lavadinho et Lévy, 2010 ; Lavadinho et Lense, 2010a, 2011 ; Winkin et Lavadinho (éds.), 2011). Mais aussi la **marche utilitaire**, qui emprunte des lieux-mouvements dévolus aux transports publics (les véhicules et leurs couloirs autant que les interfaces et leurs voies d'accès) (Lavadinho 2009f ; Lavadinho et Lévy, 2010). Nous prendrons en compte aussi la **marche découragée, voire prohibée** : celle des terrains plus ou moins vagues, des *lignes de désir* (Lavadinho, 2004 ; Lavadinho, 2006 ; Lavadinho et Abram, 2005 ; Lavadinho, 2008a) non exaucées, des barrières de toutes sortes (qui ne sont pas que physiques, loin s'en faut), des chemins qui ne mènent nulle part, des lieux où l'urbanité est faible, voire inexistante (Lavadinho et Lévy, 2010 ; Lavadinho et Lense, 2010a et 2010b ; Winkin et Lavadinho (éds.), 2011). Ces ambiances donnent lieu à autant de marches qui se révèlent préfiguratrices de comportements et de choix découlant de stratégies mobilitaires complexes. Il importe de mieux comprendre quelles sont les caractéristiques spatiales qui sous-tendent ces choix et ces stratégies, de manière à optimiser les relations des marcheurs avec les espaces dans lesquels se déroule leur mobilité quotidienne, qu'il s'agisse de déplacements pour le travail, les achats ou les loisirs.

Quels critères pour guider les choix des terrains ?

Quels contextes choisir dès lors ? Telle était la question qui nous a tarabudé un certain temps, car ce choix forcément restreint et incomplet procède à la fois d'une justification objective qui poursuit des critères bien définis et d'un sentiment d'adéquation plus subjectif qui prend place peu à peu lors de l'observation et fait que « l'on s'installe » en quelque sorte sur le terrain.

Choisir un terrain est peut-être pour l'anthropologue, le géographe ou le sociologue urbain un abus de langage. C'est le terrain, plutôt, qui vous choisit. Il vous prend aux yeux et ne vous lâche plus jusqu'à ce que vous ayez envie de revenir, et de revenir encore, apaiser votre soif. D'observer, de comprendre, mais surtout de vivre. Qu'est-ce qui fait que cet endroit est si marchable ? Pourquoi tant de personnes le

traversent sans relâche, pourquoi tant de personnes s'y rendent pour y rester, que ce soit pour seulement quelques minutes ou des heures d'affilée ? Vous ne savez pas pourquoi, mais le fait est que l'alchimie y est : le lieu attire bel et bien les passants, et la marche s'y montre dans ses plus beaux atours. Alors vous venez, et revenez encore, jusqu'à ce que le lieu commence à se dévoiler à vous qui passez aussi.

Cet apprivoisement d'un terrain prend du temps. Pour rester opérationnel par rapport à la méthodologie d'observation participante que nous avons employée, le périmètre de chacun de nos terrains d'étude a été volontairement restreint. Ainsi, et bien que dans chacune des agglomérations choisies un certain nombre de lieux se seraient prêtés avec succès à l'observation, nous nous sommes concentrés pour chacune sur l'étude approfondie de certains sites spécifiques qui nous semblaient significatifs à l'échelle de l'agglomération : hauts lieux de la vie urbaine, ils reflètent les rapports qui se nouent entre le marcheur et le contexte urbain qui l'entoure.

L'argumentaire en faveur d'un choix de périmètre restreint est bien établi dans la littérature sur les méthodes de recherche de terrain. Pour Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier, le choix d'un espace circonscrit est une étape de clarification nécessaire de l'objet d'enquête. C'est ce choix délibéré qui rend l'observation directe possible. A la faveur du terrain délimité, l'observation confronte le chercheur à un ensemble fini et convergent d'interactions (Arborio et Fournier, 2010, 1^{ère} éd. 1999, p. 14) et évite qu'il se perde au sein d'une masse d'informations ingérable, telle celle générée par l'observation des systèmes urbains que l'on voudrait saisir dans leur globalité et leur extrême complexité. Le principe de prendre la partie pour le tout se révèle ici plus opératoire, pour autant qu'il incorpore bien entendu les réserves d'usage émises à propos de toute approche analytique de type réductionniste de la réalité urbaine. Une activité particulière, des pratiques ou un mode de vie commun permettent de délimiter un groupe à prendre pour objet d'étude (Arborio et Fournier, 2010, 1^{ère} éd. 1999, p. 15). On ne peut observer directement qu'une situation limitée, une unité de lieux et d'actes significative par rapport à l'objet de recherche, facile d'accès à un regard extérieur et autorisant une présence prolongée (Arborio et Fournier, 2010, 1^{ère} éd. 1999, p. 25).

Des terrains qui reflètent différentes échelles

Ne pas essayer trop vite de trouver une définition de la ville ; c'est beaucoup trop gros, on a toutes les chances de se tromper.

Georges Perec

Les concepts élaborés au fil de ce travail de thèse s'appuient essentiellement sur l'analyse de données primaires récoltées en ayant recours à la méthode de l'observation participante sur des terrains multi-sites au sein des agglomérations de Lausanne, Genève et Bilbao. En effet, la démultiplication des terrains est l'un des principes développés par Barney Glaser et Anselm Strauss (1967) pour asseoir le cadre

analytique de la *grounded theory* sur lequel nous avons choisi de nous appuyer. Cette question du choix délibéré de plusieurs sites différents qui rendent possibles une description et une analyse comparées (*multi-site ethnography*) est aujourd'hui à nouveau à l'ordre du jour (Marcus, 1998, cité par Cefaï, 2003, p. 578).

Le travail de terrain peut également s'exercer en fonction de plusieurs échelles (Bromberger, 1987 ; Bensa, 1995 ; Lepetit, 1993, cités par Cefaï, 2003, p. 573). Même s'il est souvent associé à une unité de lieu, le travail de terrain ne confine pas le chercheur dans le domaine des petites interactions entre acteurs ou avec des objets, il livre aussi des cartographies des pratiques sur de plus grandes échelles (Cefaï, 2003, p. 573). A l'échelle des grands territoires que nous traitons au sein du mouvement IV, nous avons pris le parti de focaliser nos analyses de la marchabilité sur trois cas d'étude principaux qui, à nos yeux, illustrent bien une démarche globale de promotion de la marche à toutes les échelles, y compris celle de l'agglomération :

- **Le cas de Lausanne**, où la requalification de la Plateforme du Flon nous servira à illustrer notre concept de cœur d'agglomération hybride, à la fois *agrafe urbaine* (Pech, 2009) liant les quartiers environnants auparavant séparés et *hub de vie* (Lavadinho, 2002, 2004, 2011c) liant la supercentralité de Lausanne à ses territoires périphériques ;
- **Le cas de Genève**, qui nous servira à rendre compte des synergies apportées par l'imbrication des démarches de planification et de projet à diverses échelles – Ville, Canton, Agglomération franco-valdo-genevoise. Nous consacrerons une attention particulière aux impulsions qui sont venues de la population via des initiatives populaires et les référendums ;
- **Le cas de Bilbao**, vaste projet urbain de régénération métropolitaine par les espaces publics, qui nous servira d'horizon idéaltypique à atteindre en ce qui concerne l'analyse des meilleures pratiques en termes de promotion de la marchabilité au sein des grands territoires.

En sus de ces terrains principaux qui illustrent notre hypothèse centrale, nous faisons également référence ponctuellement à d'autres terrains que nous avons eu l'occasion d'étudier pour illustrer un certain nombre de concepts qui structurent notre grille d'analyse.

Du fait de cette différenciation des terrains par leurs échelles, les données recueillies sont de deux ordres :

- **L'observation fine de la marche « en train de se faire » au sein d'espaces publics particuliers**, choisis en fonction des caractéristiques de leur aménagement. Ces observations ont été réalisées de manière récurrente, en revenant sur les mêmes lieux à des moments différents. Elles ont été circonscrites spatialement à des périmètres précis qui seront pour chaque cas d'étude détaillés à l'aide d'une cartographie spécifique. Elles ont également été délimitées temporellement, chaque série d'observations allant de quelques heures à quelques jours d'affilée. Enfin, elles obéissent à des protocoles d'observation définis en fonction de la grille de lecture élaborée pour guider la subséquente analyse des données. Ces cas d'étude « restreints » seront

présentés dans les mouvements II et III. Cette première série d'observations a pour but d'affiner notre lecture « micro » des comportements des marcheurs dans leur quotidien urbain et de mieux comprendre l'influence que peuvent avoir certains types d'aménagements sur les pratiques.

- **L'observation plus granulée à grande échelle sur de multiples terrains urbains**, combinés pour fournir une image d'ensemble de l'agglomération et de sa marchabilité. Les politiques d'aménagement urbain, qu'elles agissent sur des espaces centraux ou périphériques, et leur plus ou moins forte intégration au sein des réseaux de mobilité de l'agglomération y sont confrontées aux usages effectivement observés. Ces cas d'étude « élargis » sont présentés dans le mouvement IV. Cette deuxième série d'observations – qui se déploie tout d'abord à l'échelle de l'agglomération avec le cas de Lausanne, puis à l'échelle des grands territoires avec les cas de Genève et de Bilbao – compose une image plus complexe, construite à partir du croisement de diverses sources : de multiples observations portant à la fois sur les caractéristiques spatiales de centralités (tant centrales que périphériques) et sur les comportements de marche que s'y déploient. L'analyse porte aussi sur l'intégration de ces centralités au sein des réseaux qui composent les métriques pédestres à l'échelle de l'agglomération et l'identification des synergies qui en résultent, et enfin une montée en généralité permettant de dégager des corrélations entre la politique globale de la collectivité en faveur de la marche et les pratiques effectivement observées sur le terrain.

L'échelle des grands territoires est pour nous, plutôt qu'une simple unité observationnelle, un cadre fédérateur qui permet d'alimenter, en faisant converger nos multiples « forages » en divers temps et lieux de la ville, une vision globale des mesures que l'agglomération met en œuvre pour devenir marchable. Régler la focale sur l'échelle de l'agglomération permet également de ne pas considérer la marche comme un phénomène isolé, mais comme faisant partie intégrante des systèmes de mobilité de nos villes contemporaines (Lavadinho, 2009f, 2010i). Cette démarche holistique permet de réfléchir à l'échelle réelle des déplacements au sein de nos bassins de vie complexes, pour pouvoir mieux analyser les multiples façons dont la marche s'intègre à la chaîne globale de ces déplacements. Cela implique de considérer le fonctionnement de l'agglomération dans sa globalité, et non pas uniquement certaines poches plus ou moins marchables où peuvent se dérouler un certain nombre de nos activités urbaines. Prendre une telle échelle comme objet d'analyse se distingue de la majorité des approches habituellement pratiquées dans ce domaine de recherche, qui restent le plus souvent cantonnées à des échelles locales – la rue, le quartier. Nous estimons toutefois qu'elle est la plus pertinente pour dégager les synergies qui émergent de la convergence de multiples politiques urbaines réunies autour d'une vision forte de la ville marchable. Cette vision globale incorporant les stratégies décisionnelles des acteurs et la dimension des politiques de planification urbaine complétera utilement les observations fines des usages. Ces dernières seront quant à elles faites à l'échelle locale, puisque les observations des comportements des marcheurs urbains se déroulent toujours au sein d'espaces publics singuliers, et que tout terrain, pour être praticable, doit être circonscrit à des dimensions qui le rendent appréhendable et transcribable de manière concrète.

LE TERRAIN, UNE REALITE FLOUE

Pour Jean Copans le terrain est une « réalité floue » (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), p. 11), aussi difficile à définir qu'à étudier dans ses multiples nuances. S'il est convenu aujourd'hui qu'il n'y a pas d'ethnologie sans terrain, en un siècle la diversification des contextes, des lieux et des pratiques a suscité une multiplication des recherches de terrain qui rend d'autant plus difficile leur classification (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), p. 12). Copans risque tout de même une typologie en avançant quatre figures pour décliner le terrain : un lieu, des pratiques et des comportements (à la fois sociaux et scientifiques), un objet de recherche et une tradition scientifique (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), p. 14).

Rejoignant la notion de terrain flou de Jean Copans, Daniel Céfai insiste sur le fait que l'objet de l'enquête n'est pas clairement déterminé d'avance. Développer une réflexion sur le travail de terrain en général risque dès lors de masquer le caractère unique de chaque enquête de terrain, en ce qu'elle « doit s'agripper à des singularités, inventer des modes d'investigation *ad hoc*, découvrir ses thèmes en cours de cheminement ». C'est l'émergence de l'objet de recherche qui va finalement commander le choix des méthodes pour l'appréhender et la formulation des concepts et des hypothèses pour le comprendre. Il n'est donc pas rare que l'enquête bifurque et se porte « vers des objets qui n'étaient pas prévus au départ, en fonction des personnes rencontrées, d'opportunités de gisements inédits d'information ou d'obstacles à la réalisation des plans initiaux » (Céfai in Céfai, 2003, p. 497). Dans cette perspective, l'enquêteur doit se laisser travailler par son matériau : il doit « laisser flotter son attention » (Pétonnet, 1982, cité par Céfai, 2003, p. 523) et ne pas s'arrêter trop vite sur un registre de données, de façon à ne pas limiter son horizon de compréhension des données qu'il rencontre et qui l'interpellent (Céfai, 2003, p. 523). C'est à la faveur des séjours répétés sur le terrain qu'émerge peu à peu une familiarisation avec les lieux, les rythmes, les acteurs, les activités et les interactions observées. Il serait donc contreproductif de fixer à l'avance les indicateurs à prendre en compte. L'enquêteur doit plutôt s'aligner sur les indices de pertinence qui émergent du terrain au fil des observations. Le travail d'enquête travaille ainsi à restituer des profils, des lieux et des moments de la vie quotidienne. C'est en s'astreignant à cette discipline d'écoute du terrain, au sens de « laisser monter ce qui est là », que le chercheur apprend à reconnaître un sens inhérent aux activités et aux pratiques des acteurs tout en s'interdisant de trop vite « monter en généralité » pour saisir des logiques sociales ou des codes culturels (Céfai, 2003, p. 544).

LA RENCONTRE AVEC LE TERRAIN : UNE FAMILIARITE ACQUISE PAR ETAPES

La phase d'arrivée et d'installation fait déjà partie du travail de terrain. C'est prosaïquement la fin provisoire d'un voyage, le déballage des affaires d'une espèce de déménagement, l'installation dans un lieu de séjour et surtout de travail.

Jean Copans

Le travail de terrain qui a recours à l'observation peut être décomposé en un certain nombre de phases, depuis l'entrée sur le terrain jusqu'au moment où on le quitte, en passant par les temps de l'observation et de la prise de notes.

Avant même de faire son entrée sur le terrain, des choix en amont s'imposent, selon Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier (2010, 1^{ère} éd. 1999, pp. 27-34) :

1. construire l'objet d'étude ;
2. délimiter le terrain, qui doit être pertinent à la fois sur le plan social (il doit illustrer la question étudiée) et pratique (il doit être clairement délimité et accessible) ;
3. déterminer le choix du mode d'observation (à découvert ou incognito), qui va dépendre du degré d'adéquation entre le rôle d'observation et le rôle social que va occuper l'enquêteur ;
4. fixer la temporalité du séjour sur le terrain. Cette dernière est fonction du terrain retenu. Néanmoins le temps d'observation doit être dans la pratique assez long pour que le réel ait le temps de se présenter sous une figure diversifiée.

Jean Copans nomme pré-enquêtes ces démarches avant la rentrée sur le terrain proprement dite, qui cherchent à identifier le lieu idéal du terrain. Le premier retour sur le terrain qui sera *in fine* choisi se fonde alors sur une réalité circonscrite et préconstruite (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), p. 28).

C'est au moment d'entrer sur le terrain que les choix faits en amont s'actualisent. Les marges de manœuvre ultérieures, la qualité et la forme du matériau recueilli sur le terrain en dépendent largement (Arborio et Fournier, 2010, 1^{ère} éd. 1999, p. 35). Daniel Cefaï fait remarquer que l'enquêteur n'arrive jamais sur le terrain la tête vide. L'enquête ne surgit pas *ex nihilo*. Elle s'inscrit le plus souvent dans un domaine empirique et théorique à peu près balisé, où des architectures de connaissances ont déjà été bâties et validées, où des concepts sont avérés, des savoirs établis et des méthodes éprouvées. Pour Cefaï, il n'y a donc pas de tabula rasa dans l'enquête : « le sens d'une enquête se définit dans l'horizon des enquêtes qui l'ont précédée et dans celui des enquêtes auxquelles elle ouvre la voie » (Cefaï, 2003, pp. 596-597). C'est guidé par ce double horizon que le chercheur déploie un faisceau de questions initiales qui orientent son regard et cadrent le champ de ses investigations. Les notions de « théorie non systématique » et de « concept de sensibilisation » forgées par Blumer (1969) aident à saisir ce travail

d'orientation de l'attention, de précipitation d'idées nouvelles qui se fait dans la navette entre le cadre théorique et l'immersion empirique (Céfaï, 2003, p. 569). Anselm Strauss et Juliet Corbin soulignent également l'agenda préalable du chercheur : chaque chercheur entrerait ainsi sur le terrain avec des questions à poser, des lieux et des moments à observer. De façon à ne rien rater qui pourrait faire saillance, il est crucial que le chercheur analyse de manière non dirigée les premiers matériaux comme autant d'indices. Tous les sujets qui apparaissent porteurs d'une quelconque pertinence doivent être incorporés dans les séries suivantes d'observations. Cette façon de procéder séquentiellement et systématiquement permet de capter tous les aspects potentiellement significatifs d'un thème ou d'une topique sitôt qu'ils sont perçus (Strauss et Corbin in Céfaï, 2003, p. 366), et de ne pas en négliger. Cependant, Daniel Céfaï souligne que ce travail de séquentialisation est loin de procéder par des étapes figées. Le travail de terrain ne constitue pas un simple préalable empirique aux opérations intellectuelles qui suivraient. Au contraire, le va-et-vient est incessant entre l'observation immédiate, la compréhension pratique, l'investigation historique et l'analyse comparative. Le travail de terrain se fait donc dans la connexion entre tous ces éléments (Céfaï, 2003, p. 587), plutôt que leur succession.

Cette période d'entrée sur le terrain est généralement – et *a fortiori* pour nous qui étudions la marche – une période déambulatoire. Comme le fait habituellement le chercheur qui « débarque » sur son site d'exploration, nous avons consacré nos premiers séjours sur le terrain à aller simplement à la rencontre de ce qui se présente. Cela permet de prendre en quelque sorte « le pouls » du terrain. Se frotter littéralement à l'environnement construit, noter les typologies d'habitat, mesurer en un coup d'œil des distances, évaluer des temps de parcours, constater l'existence de lignes de désir (Lavadinho, 2008a), de détournements du mobilier urbain, suivre les diverses temporalités des activités qui sont pratiquées au sein du site observée, voilà quelques unes de ces activités de départ, qui se font chemin faisant, sans agenda planifié, mais plutôt au gré des hasards du terrain et des états d'esprit qui se succèdent : des rues et des places, du soleil et de l'ombre, de l'enthousiasme et de la fatigue de nos pas...

Ces premiers jours, le terrain se donne comme une *terra incognita* dont il s'agit de remplir les blancs. Cette cartographie restera bien entendu pour une grande part inachevée. Mais ces premiers jours sont ceux où « la volonté d'ubiquité de l'ethnologue » est la plus forte. Il observe et observe encore. « Puisque tout est nécessaire mais que tout ce déroule d'abord à l'improviste, il lui faut « faire flèche de tout bois » et recueillir tout ce dont il est le témoin ou même l'acteur involontaire » (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), p. 25).

Un premier terrain peut en engager d'autres, des retours plus ou moins périodiques, qui enrichissent les données et permettent de les corriger (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), p. 28). Nous avons fait cette expérience également au sein de nos divers terrains :

- **A Lausanne**, le fait de nous intéresser à la Plateforme du Flon en tant que centre névralgique de la mobilité de l'agglomération nous a automatiquement incités à ouvrir nos observations tant à la colonne vertébrale du M2 qui en structure l'axe fort nord-sud qu'à la percée vers l'Ouest

lausannois structurée par le M1.

- **A Genève**, les observations de sites comme Plan-les-Ouates ou le Pommier ont entraîné l'observation de sites qui y sont fonctionnellement liés comme La Praille ou Balexert.
- **A Bilbao**, le choix du site d'Ametzola nous a mené à nous intéresser aux autres stations créées dans le cadre de la construction de la *Variante Sur*. De même, le choix du site d'Abandoibarra comme exemple des opérations de revitalisation de la Ria nous a encouragé à nous intéresser à la manière dont cette question avait été traitée plus loin en périphérie, dans la commune de Barakaldo.

L'entrée sur le terrain s'est d'abord caractérisée pour nous par un sentiment de débordement. Tant de choses à voir, tant de choses à comprendre ; mais aussi tant de choses invisibles, tant de choses incompréhensibles, et qui vont le demeurer quoi que nous fassions pour les appréhender. Face à la masse de données, aux milliers de photos, de vidéos et de notes éparses sur le papier ou sur la mémoire de l'iPhone, nous ne pouvons que rester humble. Si la mémoire en restitue les lignes fortes, les transcriptions du matériau récolté ne feront jamais justice à la richesse de ce qui a pu être observé et pressenti sur le terrain. Pour Peneff, cette contrainte demande de développer une posture qui saurait pratiquer l'abstinence : « quand on a fait le choix d'un thème et d'un registre avant d'entrer sur un site, on sait qu'il existera toujours des points aveugles, des angles morts ; et il faut se résoudre à ne pas tout voir, tout noter et tout retraduire en analyse » (Peneff, 2009, p. 138).

Cette première phase est suivie par la phase d'intégration où l'observateur va se constituer une routine. Celle-ci n'est cependant pas exempte d'imprévus, voire de crises (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), pp. 37-39). A chaque étape de l'observation, et *a fortiori* de l'analyse, le terrain résiste. Lorsque sa compréhension semble acquise, bien souvent une nouvelle donnée arrive qui remet en question l'échafaudage analytique construit jusqu'alors. A chaque étape, il nous faudra donc savoir rester humble par rapport à la portée de nos analyses et leur généralisation.

Le monde résiste pourtant aux tentatives de le mettre en mots.

Michel Onfray

INTRODUCTION

Dans son ouvrage *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* (1975, p 12), Georges Perec s'attelle à décrire le vécu ordinaire de la place Saint-Sulpice, ce qu'il appelle « le reste : ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures, des nuages ». Nous avons été confrontés à ce même problème, qui touche tous les chercheurs qui s'aventurent sur les terrains de la vie ordinaire. Que saisir de cette quotidienneté, de cette extrême banalité qui compose nos faits et gestes de tous les jours ? Notre objet de recherche veut cerner la marche « en train de se faire ». Cela implique donc de saisir des corps en mouvement et d'identifier les stratégies des marcheurs face à des agencements matériels qui les contraignent ou qui les encouragent dans leur mouvement. Parmi les diverses sources de nos inspirations pour constituer ce corpus de données, citons en particulier les démarches méthodologiques développées par le laboratoire CRESSON de l'Ecole d'Architecture de Grenoble, qui se focalisent sur l'accompagnement de la marche « en train de se faire » et relèvent diverses « configurations spatio-sensibles » qui ont le potentiel de favoriser ou au contraire de contraindre la marche. Notre attention à certains effets induits par l'environnement construit n'aurait pas été la même sans avoir bénéficié au préalable d'une sensibilisation au caractère holistique de ces configurations spatio-sensibles : c'est *in fine* dans les synergies qui résultent de l'agencement particulier de plusieurs traits d'aménagement de l'environnement construit que nous trouvons les « forces » qui attirent ou au contraire font fuir les marcheurs. Le défi qui se pose alors est celui de comment enregistrer ces pratiques, comment en consigner un compte-rendu cohérent sur le papier ? Des dérives photographiques et un journal de bord ont été utilisés comme corpus primaires lors de notre travail de terrain. Des séquences photo et vidéo ont été employées pour mettre en relief certaines de ces pratiques qui nous apparaissaient comme significantes, notamment pour mieux distinguer celles liées au transit de celles liées au séjour au sein d'un espace public donné. Les séquences d'images qui illustrent les observations effectuées sur les terrains d'étude de Lausanne, Genève et Bilbao ont été sélectionnées en fonction de leur pertinence et de leur capacité à « monter en généralité » à partir des notions-clés théoriques développées aux mouvements II et III. Elles peuvent également servir, dans certains cas, à mettre en évidence certaines particularités des cas d'étude présentés.

ECRITURES : PRISE DE NOTES ET COMPTE-RENDU DU TERRAIN

Si le terrain est un montage de textes, il n'y a pas de doute que le texte doit être un démontage (une déconstruction-reconstruction) des terrains.

Jean Copans

Pour Jean Copans, l'ethnologue est avant tout un scribe. Carnet de notes, enregistrement sonore, journal de terrain : la première tâche de l'ethnologue, c'est d'enregistrer, de classer, de corrélérer, de comparer, de noter (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), pp. 58-59). Pour garder des traces du chemin parcouru, certes, mais aussi pour prendre le recul nécessaire qui lui permettra de relancer l'enquête dans de nouvelles directions, le cas échéant.

Michael Burawoy définit ainsi l'ethnographie comme « écriture sur le monde » (Burawoy in Cefaï, 2003, p. 427), un monde qui serait mis à découvert par l'observation participante et retranscrit par l'acte de coucher ces observations sur le papier. Le terrain ne relève cependant pas d'une fiction de genre littéraire : il résiste à cette mise en écriture et impose des éléments de vérité (Cefaï, 2003, p. 570).

La prise de notes en tant que telle n'a été thématisée que récemment (Sanjek (Ed), 1990 ; Emerson et al., 1995, cités par Cefaï, 2003, p. 593). Dans cette perspective, l'écriture *du* terrain, à distinguer de ce qu'on pourrait appeler l'écriture *de* terrain – notes, journaux et autres carnets de bord –, est aujourd'hui, aux yeux de Jean Copans, un élément intrinsèque de la définition du terrain et du projet anthropologique tout entier (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), p. 32).

Pour Daniel Cefaï, c'est la prise de notes qui convertit une expérience vécue en données organisées dans un corpus (Cefaï, 2003, p. 594). Ainsi l'écriture de terrain devient pour Jean Copans une écriture active, en ce qu'elle enregistre et construit à la fois. Elle n'est donc pas un simple réceptacle de la réalité (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), p. 86).

Copans relève également le retour de l'oralité par la médiation de l'écrit : « à une époque où les médias imposent avec force la présence de l'image et où la place de l'écrit et de l'imprimé semble remise en cause, l'oralité résiste bien, du moins sur le terrain et les recueils qu'en font les chercheurs ». Micro-trottoirs, interviews, discussions saisies au vol sont quelques uns de ces moyens par lesquels l'enquêteur cherche à rendre la parole entendue qui accompagne les pratiques. Il ne s'agit pas tant ici de l'oralité directe du quotidien, mais de l'oralité technicisée des téléphones portables, ordinateurs et autres iPods. Cet univers de la parole, nous dit Jean Copans, fait lui-même désormais l'objet de recherches sociologiques et anthropologiques, mais qui sont toujours médiatisées par l'écriture : « mais tout cet oral-là est rédigé et pensé, préparé par écrit » (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), p. 57).

Nous pouvons distinguer divers types de notes, qui correspondent à autant d'états d'élaboration de ce matériau écrit. Stéphane Beaud et Florence Weber ont proposé de distinguer entre les notes portant sur

des faits observables et descriptibles et celles concernant le vécu du chercheur, « qui sont le baromètre de son rapport au terrain ». Il faut distinguer entre le carnet de bord « qui consigne les observations » et le journal de recherche « où s'élaborent les interprétations successives qui vont converger dans la construction de l'analyse finale » (Cefaï, 2003, p. 594). Quant à l'étape ultérieure du « journal d'après journal », celle-ci comprend davantage d'analyses explicites que les autres documents, notamment par des rapprochements de différentes scènes observées lors de la relecture et notés après coup. Le « journal d'après journal » est, pour Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier, plus qu'un simple enrichissement du journal de terrain. Il faut à ce stade laisser se mêler différents types de notes : des notes qui concernent les comptages des situations récurrentes, des chroniques des activités et des cartes repertoriant les déambulations, des notes repères et le journal de terrain proprement dit, matériau composite qui incorpore les notes descriptives, les notes personnelles, les notes prospectives et les notes d'analyse (Arborio et Fournier, 2010, 1^{ère} éd. 1999, pp. 52-53, 55-56, 59-60).

Le compte rendu d'observation qui émerge de la compilation de ces diverses écritures décrit une série d'événements, qui peuvent être aussi bien typiques que rares. Au demeurant, souligne Jean Peneff, le chercheur ne peut examiner tous les registres possibles : « nous sélectionnons le cas, qu'il soit exceptionnel ou récurrent, en fonction de l'intérêt que nous lui portons. Il y a beaucoup de déchets ; une scène peut être vue cent fois et ne rien donner en interprétations quand on ne parvient pas à l'associer à d'autres ou à l'intégrer dans une analyse globale. Une seule action vue peut au contraire faire saisir un processus entier » (Peneff, 2009, p. 138). Peneff voit dans l'évitement de la saisie *in vivo* une posture défensive qui provient « du manque d'habitude à traiter un matériau vivant, de la grande richesse factuelle des interactions, mais aussi de ce que ces événements, inextricables à première vue, ne conviennent pas à des analyses aboutissant à des typologies, à des logiques ou à des systèmes » (Peneff, 2009, p. 104).

Le travail de terrain devient ainsi, pour Michael Burawoy, une séquence d'expérimentations qui continuent jusqu'à ce que la théorie développée corresponde au monde étudié. C'est un processus d'approximations successives, qui peut, bien sûr, mal tourner, (Burawoy in Cefaï, 2003, p. 442), notamment lorsque ce qui est observé sur le terrain ne correspond pas aux attentes du chercheur ou infirme ses hypothèses de départ. Mais ce décalage entre les hypothèses à propos des situations et les faits observés peuvent également être vécus de manière salutaire. Il s'agit de l'« étonnement du chercheur », phénomène bien décrit en anthropologie (Arborio et Fournier, 2010, p. 51). La capacité d'étonnement du chercheur quant aux différences entre les systèmes de référence valant dans l'univers observé et dans le sien est notamment à l'origine de ces « observations surprenantes » dont Paul Lazarsfeld (1955, pp. 320-321) a montré l'intérêt pour faire des découvertes et pour suggérer des indicateurs originaux de variables générales, en soulignant la position favorable de l'étranger ou du nouveau venu pour les réaliser. En cultivant le décentrement, on peut garder le bénéfice de ses facultés d'étonnement même lorsqu'on porte son regard sur des mondes très proches du sien (Arborio et Fournier, 2010, 1^{ère} éd. 1999, pp. 65-66). Faire de l'étonnement une ressource prévient ainsi contre le danger d'identification (A. Farge, 1989, pp. 88-89).

Le renouveau de la marche urbaine

Terrains, acteurs et politiques

qui consiste à « n'être attiré que par ce qui peut conforter ses hypothèses décidées à l'avance » ou ses préjugés (Arborio et Fournier, 2010, 1^{ère} éd. 1999, p. 67). Pour Daniel Céfai, avoir un « regard éloigné », c'est convertir les pratiques familières en motif d'étonnement – l'*estrangement* de Montaigne – mais c'est aussi, à l'inverse, conquérir des routines et des savoirs familiers dans des mondes étrangers. Céfai voit dans la figure de l'homme marginal de Robert E. Park, inspirée de celle de l'étranger de Georg Simmel, le miroir de la condition de chercheur : « Il lui faut être capable de se mouvoir à la frontière de plusieurs mondes, de s'y immerger avec le plus grand naturel et d'avoir ce pouvoir de dénaturalisation qui est le propre de l'exilé ou du migrant, de vivre en perpétuel décalage à soi et aux autres et d'en faire une ressource de compréhension et de traduction » (Céfai in Céfai, 2003, p. 476).

IMAGES : SAISIR LA MARCHE EN « TRAIN DE SE FAIRE »

Vous ne faites pas une photographie intéressante en trouvant quelque chose d'intéressant à photographier. Vous faites une photographie intéressante après avoir trouvé un intérêt à quelque chose ; vous photographiez ce qui est devenu intéressant pour vous.

Philippe Perkis

David Le Breton, dans sa préface à l'ouvrage de Bernard Plossu (2010), dit avec justesse : « La photographie n'est pas une fenêtre sur le monde, un enregistrement, mais un regard, une manière de rendre visible le monde, et d'appeler à dévoiler ce qui n'avait jamais été vu ».

Pour Jean-Paul Colleyn, l'anthropologie visuelle regroupe trois types d'activités : l'enquête ethnographique fondée sur l'usage de techniques d'enregistrement audiovisuelles, l'usage des ces techniques comme mode d'écriture et de publication, et, finalement, l'étude de l'image au sens large (arts graphiques, photographies, films, vidéo), en tant qu'objet de recherche (Augé et Colleyn, 2010, (1^{ère} éd. 2004), p. 67).

Les photographies prises dans un contexte documentaire « laissent ce qui est là être là ». Elles contiennent, à dessein, toutes sortes de détails qui se trouvaient dans le champ, même s'ils ne contribuent pas à une interprétation simple de ce qui est montré. Le travail décisif d'interprétation est laissé au spectateur. La question devient alors, selon Howard Becker, celle de comment savoir ce que nous sommes « censés retirer de cette image » ? La légende nous dit ce qui est important, elle fait ressortir ce à quoi nous devons faire attention, nous indique ce que nous pouvons négliger. Mais son absence ou son exigüité peuvent susciter des ambiguïtés lors de l'interprétation de l'image. Le montage constitue également une autre manière de véhiculer du sens. Chaque image révèle alors un lien avec ce qui la précède et ce qui la suit. Le sens émerge alors collectivement « dans et à travers la texture des liens qui se déploient – continuités, redoublements, renversements, points d'orgue et résolutions » (Trachtenberg, 1989, p. 259, cité par Becker, 2009 (éd. orig. angl. 2007), p. 53).

Le film et la vidéo excellent à montrer des lieux, des espaces, des témoignages, des prises de position, des attitudes, des postures, des interactions sociales, des fragments de vie. Cette mise en récit implique des découpages : selon les mots de Eisenstein, il s'agit d'un « montage intellectuel » (cité par Augé et Colleyn, 2010, (1^{ère} éd. 2004), p. 69).

En marge de l'écriture et pour l'alimenter, nous avons ainsi eu recours abondamment à ces autres techniques d'enregistrement des observations, pour l'essentiel des photos mais aussi des séquences vidéo, qui nous offraient une plus grande marge de manœuvre lorsqu'il s'agissait de rendre les ambiances, d'interagir avec les passants ou avec les « résidents » (entendus au sens des personnes qui « résident » à

demeure sur le site : tenanciers de bistrot ou de kiosque, habitués des terrasses, des parcs et des places de jeu, habitants au sens strict du terme, employés qui travaillent sur le site, commerçants, mendiants, etc.) de saisir au vol les aspects du lieu qui faisaient saillance, de suivre le déroulement d'une action ou d'une pratique spécifiques.

Jean-Paul Colleyn met cependant en garde contre toute velléité d'objectivation à partir de ces matériaux audiovisuels : « il ne s'agit pas là d'un médium « transparent », qui restitue les événements sans médiation. Les « effets de réel », pour reprendre l'expression de Roland Barthes, ne sont pas plus faciles à réussir au cinéma qu'en littérature. Dans les deux cas, nous avons affaire à un discours construit » (Augé et Colleyn, 2010, (1^{ère} éd. 2004), p. 101). Jean Copans renforce cette mise en garde en insistant sur le fait que la photographie ou le film ne sont pas une simple reproduction brute de la réalité : « ils résultent, comme la prise de notes, d'une perception stratégique particulière ». De plus, leur matérialité ne va pas de soi. Ils méritent une analyse en tant que telle (Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), p. 80). Copans défend ainsi une pratique photographique participante, telle qu'elle a pu être proposée par Christian Papinot (Papinot, 1992, cité par Copans, 2008, (1^{ère} éd. 1999), p. 81).

Il nous faut également souligner ici un autre danger, celui de pêcher par exhaustivité. La prise d'images est par nature pléthorique. Nous avons ainsi pour chaque site enregistré des milliers d'images et des dizaines de vidéos. Le défi est alors de pas se perdre dans ce foisonnement d'informations, et de savoir en extraire l'essentiel. Que veut dire telle ou telle image ? Que peut-elle apporter au propos général qui est tenu ?

Le parti que nous avons pris consiste à retenir des images idéaltypiques, qui illustrent les concepts retenus dans notre grille de lecture. Chaque image, tout en gardant sa singularité liée au contexte particulier du moment où elle a été prise, possède un caractère d'exemple. Elle vaut pour des dizaines d'images similaires, qui toutes convergent vers un faisceau d'indices cohérent illustrant telle stratégie piétonnière, telle pratique de l'espace public, telle interaction entre passants, telle appropriation ou tel détournement des éléments de l'environnement urbain. Les images peuvent également donner à voir des agencements matériels particuliers au sein desquels s'épanouissent les pratiques.

L'ethnologue sait que son séjour, pour long qu'il soit éventuellement, n'aura de sens qu'au retour, lorsqu'il essaiera d'en rendre compte.

Marc Augé

INTRODUCTION

Après le travail d'immersion dans la situation qui capte les pratiques des acteurs à force de les partager du corps et du regard, le cheminement vers l'analyse exige de rompre avec cette proximité, avec le sentiment que la pratique va de soi, donc de rompre avec les systèmes de référence des acteurs qu'on a dû pénétrer pour en rendre compte (Arborio et Fournier, 2010, 1^{ère} éd. 1999, p. 72). Car l'immersion dans le terrain implique nécessairement de s'y engluer. Pouvoir en faire sens implique donc tout aussi nécessairement de s'en extirper pour pouvoir en rendre compte. Le défi consiste alors à prendre assez de recul. Stéphane Beaud et Florence Weber posent à cet égard un certain nombre de questions : comment dégager son analyse des coordonnées spécifiques de son terrain ? A quels phénomènes de portée plus générale rapporter ses observations localisées ? Comment sortir du simple récit d'enquête pour viser non pas une personne « générique » mais la diversité des réalités sociales auxquelles son enquête lui a donné accès ? Beaud et Weber défendent une « ethnographie multi-intégrative » qui s'attache à décrire tout à la fois la complexité et l'imbrication des diverses appartenances collectives, les scènes sociales et les significations attribuées par les acteurs aux interactions qui se déroulent dans le cadre des dites scènes, et les histoires personnelles qui se construisent à la fois par les interactions avec des personnes et les appropriations des choses et des lieux (Beaud et Weber, 2010 (1^{ère} éd. 1997), pp. 293-294).

La démarche d'analyse est sous-tendue par une volonté de représenter la réalité sociale telle que nous avons tenté de la décrire au fil de nos observations de terrain. Il faut pourtant garder à l'esprit que la réalité n'est pas donnée, elle est construite par le chercheur. Les « faits » ou les « données » ne sont pas perçus comme des entités objectives, mais plutôt en termes de significations sociales attribuées par les acteurs sociaux – et parmi eux, l'enquêteur de terrain – en interaction les uns avec les autres. Raison pour laquelle les objets de la recherche sont à conceptualiser non comme des réalités observables mais comme des objets « construits », « subjectifs » ou « situés » (Emerson in Céfai, 2003, p. 400). Face à cette incontournable subjectivité, le chercheur doit s'efforcer, pour Marc Augé et Jean-Paul Colleyn, de remettre en cause ses propres classifications, ses propres découpages de la réalité, afin de vérifier qu'il ne crée pas lui-même l'objet qu'il prétend étudier. Cet exercice de déconstruction invite le chercheur à multiplier les points de vue, sans jamais prétendre, d'ailleurs, embrasser la totalité de l'objet (Augé et

Colleyn, 2010, (1ère éd. 2004), p. 82). Howard Becker rejoint cette perspective en insistant sur le fait que toute représentation de la réalité sociale est nécessairement partielle : pour Becker, elle contient moins ce qu'on expérimenterait ou qui serait disponible à l'interprétation si l'on se trouvait dans le cadre réel qu'elle représente. C'est après tout pour tirer parti des avantages de leur caractère réducteur que l'on fait des représentations : pour communiquer uniquement ce dont les utilisateurs ont besoin pour leurs propos. La fabrique des représentations passe selon Becker par quatre étapes : la sélection, la transcription, la mise en ordre des données et leur interprétation. Ce processus laisse de côté une part importante, pour ne pas dire la quasi-totalité, de la réalité. Cette incomplétude est la marque même d'une représentation (Becker, 2009 (éd. orig. angl. 2007), pp. 34-40). La représentation que nous pouvons proposer ici sera donc nécessairement tronquée, par nature incomplète. Pour être comprise, elle demande la coopération du lecteur (Becker, 2010, (1^{ère} éd. 1988, éd. orig. angl. 1982), pp. 49-53). Cette compréhension va dépendre pour une grande part de l'outillage dont dispose ce dernier et du degré d'engagement qu'il mettra dans la lecture, puisque c'est celle-ci qui permet *in fine* à l'écriture d'advenir : sans ce geste collaboratif, l'écriture peut être couchée sur le papier, mais elle n'existe tout simplement pas. Tout chercheur, comme tout écrivain ou artiste au sens large, est un fabricant de représentations et en ce sens dépendant de la constellation d'acteurs qui fait vivre ses représentations. Becker souligne à cet égard la nécessité de convergence réciproque dans le regard porté sur la définition des représentations : « les fabricants de représentations ont beau faire, si les utilisateurs ne remplissent pas leur rôle, l'histoire n'est pas racontée, ou bien, elle n'est pas racontée comme les premiers l'avaient prévu » (Becker, 2009 (éd. orig. angl. 2007), p. 296).

LA GROUNDED THEORY

Barney Glaser et Anselm Strauss ont exploré les méthodes de terrain comme *procédures d'engendrement de théories*, tandis que pour leur part, Howard Becker et Jack Katz ont souligné la rigueur méthodologique du terrain du point de vue de l'inférence et de la preuve (Emerson in Céfai, 2003, p. 400). Si la forme de la *grounded theory* est restée la même depuis que ses principes ont été introduits par Barney Glaser et Anselm Strauss dans *The discovery of grounded theory* (1967), ses procédures méthodologiques, en revanche, n'ont cessé depuis d'être perfectionnées théoriquement et affinées empiriquement. La *grounded theory* se donne ainsi pour objectif, selon Anselm Strauss et Juliet Corbin, de produire un ensemble bien intégré de concepts qui émergent depuis les données recueillies sur des phénomènes sociaux (Strauss et Corbin in Céfai, 2003, p. 364). Dès lors, la *grounded theory* ne fait pas que découvrir des conditions pertinentes d'émergence des situations observées, mais montre également la façon dont les acteurs se meuvent dans des espaces-temps de contraintes et d'opportunités, en répondant à ces conditions en mouvement et aux conséquences de leurs actions. Le chercheur se donne alors pour mission de saisir le jeu de cette interaction (Strauss et Corbin in Céfai, 2003, p. 365).

Selon Robert Emerson, dans le cadre de la *grounded theory*, l'analyse commence par l'identification de classes conceptuelles et de leurs propriétés. Des propositions sont développées par le chercheur lorsqu'il commence à explorer les différents types de relations qui peuvent être établies entre ces classes de propriétés. Ces relations sont par la suite insérées dans des réseaux de relations toujours plus denses et organisées autour de « relations clefs », avant d'être finalement intégrées dans une théorie. La méthode des « comparaisons constantes » est au cœur de ces procédures analytiques (nous y reviendrons au paragraphe suivant) : l'enquêteur incorpore des différences et des variations qu'il a observées préalablement dans la théorie en progrès, et il se donne aussi les moyens de maximiser les chances de comparaison lorsqu'il fera d'autres observations ultérieurement. La stratégie de recherche consiste alors en une sorte d'« échantillonnage théorique », par lequel de nouvelles observations sont explicitement sélectionnées pour affiner de façon pertinente les distinctions analytiques effectuées par le chercheur. Ainsi, pour Emerson, plutôt que d'établir une relation entre un petit nombre de variables clefs, la *grounded theory* fait émerger de riches ensembles d'énoncés analytiques ; elle identifie et connecte entre elles une grande quantité de variables (Emerson in Céfai, 2003, p. 405).

Parmi les canons scientifiques auxquels doit obéir la *grounded theory*, mentionnons : la compatibilité entre théorie et observation, la pertinence, la consistance, la précision, la généralisabilité, la reproductibilité et la vérifiabilité (Strauss et Corbin in Céfai, 2003, p. 364). Chaque concept, qu'il soit engendré ou découvert dans le processus de recherche, est ainsi dans un premier temps toujours considéré comme provisoire. Il gagne sa légitimité théorique lorsqu'il est présent de façon *répétitive* dans les documents, les observations et les entretiens. C'est par ce processus itératif d'ancrage des concepts dans la réalité des données que la *grounded theory* gagne en congruence et assure la compatibilité entre théorie et observation (Strauss et Corbin in Céfai, 2003, p. 366).

Les théories ainsi élaborées ne peuvent se construire directement sur des « données brutes », des événements ou des activités tels qu'ils sont observés et racontés. C'est bien plutôt par leur saillance que des éléments de sens finissent par émerger (*incidents, events, happenings*) et peuvent être pris pour des indicateurs potentiels des phénomènes que l'on cherche à observer (Strauss et Corbin in Céfai, 2003, pp. 366-367). Le processus d'échantillonnage qualitatif ne se fait donc pas à partir de catégories statistiques déterminées à l'avance ni de données empiriques particulières sur des individus ou des groupes. Il se fait plutôt en termes de concepts, de leurs propriétés et de leurs variations (Strauss et Corbin in Céfai, 2003, p. 368). C'est cette même posture que nous avons adoptée au cours de notre travail de terrain : travailler les observations saillantes et les organiser en séries autour de concepts-clefs qui font sens et contribuent à construire un cadre analytique global des pratiques de la marche au sein des espaces publics.

La visée finale est de construire une explication théorique en spécifiant des phénomènes à partir des conditions qui leurs donnent naissance, en montrant comment ces phénomènes se manifestent dans des actions et des interactions et en repérant les conséquences qui résultent de la réalisation de ces phénomènes. La consistance est atteinte si, une fois qu'un concept a conquis sa place dans une étude à travers la démonstration de sa relation avec le phénomène sous enquête, ses indicateurs se retrouvent dans toutes les observations (Strauss et Corbin in Céfai, 2003, p. 369). Nous avons pu constater à de multiples reprises que certaines des catégorisations saillantes que nous avons établies au cours de l'analyse d'un terrain se retrouvaient avec constance au fil des observations et pouvaient de surcroît être transposées sur nos autres terrains. Pour notre analyse, nous avons ainsi retenu 7 concepts dont la capacité de monter en généralité nous a paru suffisante pour mériter de rentrer dans notre grille de lecture. Nous détaillerons chacun de ces concepts à la fin de ce chapitre.

La comparaison comme levier de l'analyse

Notre méthodologie s'appuie sur une approche comparative qui procède par études de cas. Les études de cas connaissent un regain de succès depuis les années 1990, comment en témoignent un certain nombre d'ouvrages (Becker, 1992 ; Hamel et al., 1993 ; Gomm et Hammersley (Eds), 2000, cités par Céfai in Céfai, 2003, p. 511).

Procéder par des études de cas pose toujours la question du rapport entre concepts et singularités. La pensée par cas produit des intelligibilités qui, en traversant et reconfigurant horizontalement la collection de cas – c'est-à-dire en traitant sous une forme idéaltypique les traits pertinents d'une interprétation cohérente de leurs analogies – fait émerger par une montée en généralité leur pertinence sociologique (Becker et Ragin, 1992, cité par Passeron in Becker, 2004 (éd. orig. angl. 1986), p. XXI). L'enquête exige, pour Daniel Céfai, ce travail de formulation d'hypothèses directrices par de variations de grandeurs d'échelles de comparaison entre plusieurs sites et le retour sur des sites déjà visités, « sous peine de se réduire à un exercice de description idiographique et monographique » (Céfai in Céfai, 2003, pp. 465-615).

La méthode comparative (Glaser et Strauss, in Baszanger (Ed), 1992, cité par Cefaï, 2003, p. 603) fournit des exemples pour observer des comparaisons concomitantes, infirmer des conjectures, départager ce qui relève du local et du général. Elle permet, à travers le double jeu des ressemblances et des dissemblances, de construire des typologies. La méthode comparative permet ainsi de dégager « des traits génériques sur une série de cas » et d'ouvrir ainsi « un horizon de détermination catégorielle » dans lequel ces cas sont classés (Cefaï, 2003, pp. 602-603).

Dans le cadre de la *grounded theory*, si un événement est noté, il doit être comparé avec d'autres événements. Ce qui fait sa singularité et sa typicité ne se découpe que sur fond de repérage des similarités et des différences. Les concepts qui en résultent sont étiquetés comme tels, puis, à mesure que l'enquête progresse au fil des observations, ils sont comparés, rapprochés ou dissociés, décantés, pourrait-on dire. Comparer, regrouper, généraliser et tester : ces opérations préviennent la cristallisation de préjugés, en faisant peser un doute méthodologique sur les concepts déjà reconnus et en les mettant à l'épreuve de nouvelles données (Strauss et Corbin in Cefaï, 2003, p. 369). Ce n'est que face à de cas « atypiques » – négatifs et exceptionnels – que le cas « typique » se manifeste. Il peut alors être dissocié en constellations de types et de sous-types (Strauss et Corbin in Cefaï, 2003, p. 370).

Howard Becker met cependant en garde contre les dangers d'une généralisation abusive : « toute généralisation est provisoire. Dans toutes les régions des disciplines scientifiques, les gens découvrent que ce qu'ils pensaient est dépassé. C'est la nature de la science » (Becker, 2002 (éd. orig. angl. 1998), p. 11). Becker souligne sa méfiance vis-à-vis des théorisations sociologiques abstraites qu'il considère au mieux comme un mal nécessaire : « un outil qui risque de nous échapper et de nous entraîner dans des discours généralisants de plus en plus coupés de l'immersion quotidienne de la vie sociale qui fait l'essence de la recherche en sociologie » (Becker, 2002 (éd. orig. angl. 1998), p. 25).

Le codage et la constitution de la grille d'analyse

Une part importante de la recherche consiste dans le travail d'*engendrement de codes d'analyse*, qui sont ensuite testés par le retour des données à analyser. Parallèlement à des concepts et des catégories, des schémas analytiques émergent et doivent par conséquent, eux aussi, être mis à l'épreuve des matériaux disponibles (Strauss et Corbin in Cefaï, 2003, p. 371).

Pour Aaron Cicourel, l'enquête de terrain a trait « au sens contextuel des performances corporelles et discursives » sur les sites choisis pour l'observation. Ces performances observées indiquent les façons de sentir et de penser des acteurs ordinaires au cours de leurs activités et leurs interactions quotidiennes. Loin d'abolir cette dimension comme accessoire, c'est sur elle que va se fonder le travail de compréhension du chercheur (Cicourel in Cefaï, 2003, p. 382). Il s'agit ainsi pour Cicourel de partir du *codage des situations de la vie quotidienne* et de « rester indexé sur les connaissances et les routines pratiques des acteurs » (Cicourel in Cefaï, 2003, p. 386).

Le codage est donc l'opération analytique de base par laquelle des dispositifs de catégorisation, qui

s'appuient sur « le repérage d'une homogénéité de comportements » (Arborio et Fournier, 2010, 1^{ère} éd. 1999, p. 76), vont permettre au chercheur de faire apparaître des procédés de cadrage des situations et de découvrir ainsi les modalités d'organisation des expériences et de configuration des actions qui y ont cours (Cefaï, 2003, p. 549).

Anselm Strauss et Juliet Corbin (Strauss et Corbin in Cefaï, 2003, pp. 372-375) distinguent trois phases majeures de codage :

1. **Le codage ouvert** : les événements, actions et interactions sont comparés les uns avec les autres en vue de dégager des similarités et des différences. Des étiquettes conceptuelles leur sont apposées, de façon à les regrouper en familles de catégories et de sous-catégories. Le codage ouvert stimule les questions génératives et comparatives, qui viennent étoffer le guide d'enquête du chercheur sur ses sites d'investigation.
2. **Le codage axial** : ici ce sont les relations entre les catégories qui sont avant tout explorées ainsi que leur pertinence en regard des données. Sitôt que l'enquêteur a conçu ce type de méta-catégories, il se met à scruter les données pour déterminer les conditions structurales qui donnent naissance à ce type de travail, les contextes spatio-temporels dans lesquels il est observable, les actions et les interactions dont il est l'occasion et les conséquences que son accomplissement engendre. L'alternance entre la collecte et l'analyse des données est indispensable à ce stade car, comme le soulignent Howard Becker et Blanche Geer (1960) le codage des données qualitatives n'est pas un codage exclusif, dans lequel un élément ne pourrait figurer que dans une seule catégorie. Au contraire, certains éléments peuvent relever de plusieurs catégories et avoir plusieurs significations (Peretz, 2007, p. 95). L'important dès lors, pour Henri Peretz, est d'identifier les régularités qui émergent des séquences comportementales observées (Peretz, 2007, p. 100). Celles-ci permettent de constituer un schème principal qui préside à l'interprétation du phénomène observé. Mais loin d'être rigide, ce schème interprétatif doit se nourrir des apports des autres situations observées : c'est ce que Peretz nomme la diversification du schème principal (Peretz, 2007, p. 101).
3. **Le codage sélectif** : le codage sélectif est le processus par lequel *toutes* les catégories sont unifiées autour de « catégories centrales » (*core*), tandis que les catégories qui requièrent davantage d'explications sont étoffées de détails descriptifs. Ce type de codage advient dans les phases finales de l'enquête. Autour de lui tournent toutes les actions et interactions. La question qui se pose alors est celle de comment expliquer les variations constatées entre les catégories. Généralement, la catégorie centrale fait saillance parmi les catégories déjà identifiées. Les autres catégories vont alors se ré-ordonner autour de la catégorie centrale, selon des rubriques qui concernent des conditions et des conséquences ainsi que des stratégies d'action ou d'interaction.

Le processus de codage que nous venons de décrire aboutit in fine à la constitution d'une grille de lecture qui permet de synthétiser les séries d'intuitions qui ont émergé tout au long du processus d'analyse et

surtout, de visualiser spatialement l'armature de catégories et de connections entre les phénomènes (Strauss et Corbin in Céfai, 2003, p. 376).

Les étapes de l'analyse

Pour Howard Becker, il est possible de tenter de donner une signification théorique à la recherche, pour autant que le chercheur reconnaisse qu'il n'en sait pas assez *a priori* sur le phénomène qu'il étudie pour y déceler d'emblée les problèmes et les hypothèses pertinents pour orienter l'analyse. En effet, recourir à une méthodologie d'observation participante implique que l'analyse procède sur un mode séquentiel, puisqu'elle est déjà largement entamée au cours de la collecte des données. Deux conséquences en découlent : d'une part, la collecte d'informations supplémentaires est orientée par ces analyses provisoires ; d'autre part, ces analyses préliminaires sont limitées en nature et en quantité par la situation de terrain, et il faut attendre que l'enquête soit terminée avant de risquer une analyse compréhensive, complète et définitive. Becker note ainsi que bien que l'observation participante puisse parfois servir à vérifier des hypothèses *à priori* et puisse être alors plus structurée dès le départ, ce n'est d'ordinaire pas le cas (Becker in Céfai, 2003, pp. 350-351).

Becker identifie dès lors quatre étapes qui structurent *chemin faisant* l'analyse de terrain. Les trois premières sont effectuées sur le terrain (Becker in Céfai, 2003, pp. 350-359), alors que la quatrième est engagée après la phase d'observation (Becker in Céfai, 2003, pp. 359-361) :

1. **La sélection et la détermination des problèmes, des concepts et des indices.** A partir d'une première série d'observations sur le terrain, le chercheur commence à échauffer un modèle théorique pour rendre compte de ces premiers phénomènes observés, pour l'affiner ensuite à la lumière de ses ultérieures découvertes. C'est en notant l'émergence de corrélations entre ses premières observations que le chercheur peut tenter d'identifier des indicateurs pour aborder par la suite des phénomènes plus complexes. La sélection d'indicateurs concrets portant sur des variables abstraites se présente de deux façons : soit l'observateur prend d'abord conscience de l'existence d'un phénomène bien spécifique et considère ensuite qu'il peut servir d'indicateur d'une plus vaste classe de phénomènes ; soit il pense d'abord au problème pris dans son ensemble et recherche ensuite des indicateurs spécifiques pour l'étudier.
2. **Le contrôle de la fréquence et de la distribution des phénomènes.** L'observateur dispose de nombreux concepts et indices provisoires et souhaite à ce stade savoir lesquels valent la peine d'être conservés comme les points de focalisation majeure de son étude. Il y parvient, en partie, en découvrant si les phénomènes qui lui inspirent ses premières idées sont typiques et fréquents, et en observant leur distribution entre les différentes catégories de personnes observées et selon les segments de la situation étudiée. Il obtient avec cette procédure d'échantillonnage des fréquences ou des distributions des résultats de nature « quasi-statistique » (Lazarsfeld et Barton, 1951) dont il se sert pour décrire son objet d'étude. Le chercheur prend aussi en compte la variété des types de preuves qui peuvent être fournies par les mêmes observations. C'est cette

variété même qui va soutenir sa conviction de la validité d'une conclusion. Il sera ainsi particulièrement convaincu de l'existence et de l'effectivité d'une norme s'il a pu observer, en diverses occasions, cette norme opérer.

3. **L'incorporation des découvertes isolées à un modèle du phénomène étudié.** Chaque fait social observé est expliqué par référence à sa place dans un ensemble complexe de variables interconnectés dans ce que Becker appelle, à la suite de Gouldner (1956, 1957), le modèle général du système social (Becker in Céfaï, 2003, p. 357). A ce stade, le chercheur a pu élaborer trois types de propositions : sur les conditions d'existence d'un phénomène ; sur l'importance de certains phénomènes pour la compréhension de la situation observée dans sa totalité ; sur ce qui permet d'identifier la situation observée comme un cas particulier de la théorie sociologique abstraite qu'il essaie de construire. C'est par un jeu d'exemples et de contre-exemples que le chercheur parvient à inférer les types de preuves qui confirment ou infirment son modèle. Une fois qu'un certain nombre de modèles décrivent de façon satisfaisante certains aspects de la situation observée, le chercheur cherche les rapports entre eux pour pouvoir les connecter et parvenir ainsi à un modèle qui rende compte de l'ensemble de la situation observée dans toute sa complexité.
4. **L'attestation de l'évidence et l'exposition de la preuve dans la publication des résultats.** Lors de l'analyse finale le chercheur revient sur les modèles qu'il a élaborés et les reconstruit de manière plus systématique. Il indexe et organise son corpus de façon à ce que tous les éléments saillants soient pris en compte de façon systématique dans l'élaboration de ses conclusions. Le critère décisif de cette confrontation des théories aux données récoltées est la vraisemblance de trouver des cas négatifs qui contredisent l'hypothèse qui a pu orienter la collecte des matériaux. C'est ce contrôle de ses hypothèses et de ses conclusions qui lui permettra de les accepter ou de les rejeter. Le meilleur élément de preuve est en définitive, selon Becker, celui qui est saisi de la façon la moins réfléchie, quand l'observateur a simplement noté un fait sans qu'il ait de statut dans son système de concepts et d'hypothèses. Car le biais inhérent au désir de soutenir ou de récuser une idée particulière sera de ce fait écarté. Une fois le faisceau d'hypothèses et de conclusions définitives retenu, le chercheur peut élaborer une synthèse globale qui les incorpore dans un texte cohérent à la lumière de ses observations. Pour Becker il est hors de question de présenter tous les éléments de preuve. Il ne s'agit pas de les résumer non plus de façon standardisée. Becker propose d'explorer plutôt la piste d'une « histoire naturelle » des étapes de recherche et de conceptualisation de la problématique étudiée, de façon à ce que le lecteur puisse mieux repérer ce qui sous-tend chacune des conclusions auxquelles est parvenu le chercheur au bout de son analyse.

L'élargissement du contexte explicatif et le recours aux autres approches disciplinaires

Pour Anselm Strauss et Juliet Corbin, la portée théorique de la *grounded theory* se mesure à l'aune de sa

validité pour d'autres terrains d'investigation que celui où elle a émergé. Elle est reproductible dans la mesure où elle est non seulement applicable, mais aussi vérifiable dans d'autres contextes d'enquête. Ainsi, le même schème analytique peut être transposé ailleurs, pour autant que les paramètres de la matrice de conditions (*conditional matrix*), à savoir : conditions, actions, interactions et conséquences, restent comparables d'une situation observée à l'autre (Strauss et Corbin in Céfai, 2003, p. 367).

Pour Raymond I. Gold, l'analyse d'un site (*setting*) ne doit dès lors pas être restreinte aux conditions qui pèsent immédiatement sur le phénomène au centre de l'intérêt. Les contextes économiques, les dynamiques politiques, les mouvements sociaux, les valeurs culturels en excès sur la grandeur d'échelle spatio-temporelle ou sur la circonscription théorique du phénomène doivent être également pris en compte. Ces conditions structurales, qui contraignent la définition d'une situation par les acteurs et le type d'actions qu'ils mettent en œuvre pour y répondre, peuvent être schématisés dans ce que la *grounded theory* a qualifié de *matrice de conditions*. Ce schéma consiste en une série de cercles concentriques, qui englobent un ensemble de conditions, en partant des conditions les plus éloignées dans l'espace et dans le temps (relations internationales stratégies des multinationales, politiques publiques) pour se focaliser sur les conditions les plus proches (contraintes écologiques ou organisationnelles) du site d'enquête (Gold in Céfai, 2003, p. 372).

Une enquête de terrain ne se réduit donc pas à la description de ce qui se passe à l'endroit où elle prend place ; elle ne saurait se priver d'envisager les déterminations extérieures souvent étudiées par d'autres disciplines (Augé et Colleyn, 2010, (1^{ère} éd. 2004), p. 91). Ainsi, pour Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier, la sociologie observe les pratiques humaines en société, au même titre que la géographie lit dans les paysages les contraintes qui se sont imposées aux hommes et la marque que ceux-ci y ont imprimé en retour. L'histoire travaille pour sa part sur les traces souvent discontinues laissées par les pratiques humaines passées, et a pour objectif d'en restaurer la cohérence en leur temps, y compris lorsque, comme l'archéologie, elle opère en absence de toute documentation sur le sens que les acteurs donnaient à leurs actions (Arborio et Fournier, 2010, 1^{ère} éd. 1999, p. 7).

Le travail de terrain se réalise par définition en prise directe avec le présent, mais cela ne dispense pas le chercheur de veiller à garder une perspective historiquement située de son objet d'étude. En effet, de ce point de vue, les pratiques de marche sont, comme toutes les pratiques culturelles, historiquement situées. Il ne faudrait donc pas céder à la tentation de penser le terrain *hic et nunc*, détaché du contexte plus large dans lequel il baigne. Marc Augé et Jean-Paul Colleyn (2010, (1^{ère} éd. 2004), p. 76) signalent que même très empiriquement, aucun terrain ne peut se concevoir exclusivement comme un objet synchronique, car il est aussi nécessairement historique. De même, ces auteurs se positionnent contre une définition du terrain qui resterait engluée dans sa dimension strictement locale : « Ce qui définit la contemporanéité, c'est le fait de vivre à la même époque et de partager des références communes. (...) Nous avons nos repères locaux mais nous participons aussi d'une culture mondiale, adossée à d'autres références. » (Augé et Colleyn, 2010 (1^{ère} éd. 2004), p. 76). La capacité d'analyse propre à l'anthropologie ne peut alors

Le renouveau de la marche urbaine

Terrains, acteurs et politiques

émerger, pour ces auteurs, que du double mouvement qui englobe à la fois la description des comportements humains dans leur contexte historique et culturel et la comparaison avec d'autres formes dans le temps et dans l'espace (Augé et Colleyn, 2010, (1ère éd. 2004), pp. 19-20).

RECURRENCES ET SINGULARITES FACE A LA GRILLE DE LECTURE

Une forêt et une aire, un chemin et une ligne, un village et un pont, un paysage et un réseau – car point, ligne, aire et réseau fournissent les quatre entrées à mettre en perspective avec sept colonnes qui signifient les structures élémentaires de l'espace : maillage, quadrillage, gravitation, contact, tropisme, dynamique territoriale et hiérarchie. (...) Dans le bruit de l'avion qui évolue à mille mètres d'altitude, on peut alors s'amuser à chercher, puis à trouver, des aires en contact, des semis urbains, des réseaux maillés, on peut voir des dissymétries à l'œuvre, repérer des graphes, constater des liaisons préférentielles, pointer des ruptures, distinguer des interfaces, suivre des lignes de partage, surprendre des têtes de réseaux, des axes de propagation ou des aires d'extension, des points attirés et des surfaces de tendance. La diversité du réel concret se simplifie grâce à la grille de lecture utile au décodage de ce qui ouvrage le paysage et travaille la nature.

Michel Onfray

Le programme de travail que nous avons adopté consiste à analyser précisément, en recourant à la finesse de l'observation et des méthodes d'évaluation qualitative, la marche urbaine comme action et comme pratique.

Nous partons de l'idée que la marche est un mode de déplacement qui implique plus que tout autre la personne à travers l'engagement de son corps dans l'espace public et les interactions de celui-ci avec un environnement mobile. C'est pourquoi nous considérons le corps comme l'échelle ontologique de la marche et nous en analysons la dimension multisensorielle au sein du mouvement III. Nous considérons ainsi la marche, non pas dans son acception traditionnelle de mode doux et un peu passif, voire de mode mou, mais plutôt dans son acception nouvelle de mode véritablement actif : la marche permet à l'usager d'avoir prise sur son environnement urbain et devenir acteur de sa mobilité, en intégrant ses mouvements à pied au cœur de ses chaînes d'activités et des stratégies mobilitaires qui les sous-tendent.

Pour guider nos immersions sur le terrain, nous avons construit une **grille de lecture** pour dégager les récurrences communes aux divers espaces choisis comme lieux primaires d'observation, tout en tenant compte de leurs spécificités. Il s'agit d'identifier, pour chacun de ces espaces où la marche se déploie, les *agencements* qui agissent comme des facilitateurs à l'émergence de situations propices à la marchabilité.

Pour Michel Lussault, la notion d'agencement permet de souligner que l'espace résulte d'une construction : « dans une première acception, très générale, l'agencement désigne tout type d'espace en tant qu'il est organisé par les actions et les interactions des actants d'une société. » (Lussault in Lévy et Lussault, 2003, p. 45). Pour Lussault, les espaces sont alors des construits sociaux, des *arrangements*, selon l'expression de Claude Raffestin (1986, Lévy et Lussault, 2003, p. 46). Ils associent trois dimensions : « la forme spatiale matérielle telle qu'elle est perçue et appréhendée à travers le filtre des sens, de la culture personnelle, des imaginaires et des normes sociales intériorisées ; les représentations et

langages qui expriment cette perception et appréhension ; les mouvements de l'acteur et les mouvements relatifs et interactifs des autres actants (Lévy et Lussault, 2003, p. 46). Composés à la fois sur le plan matériel et sur le plan des idées, les agencements sont dotés d'attributs spatiaux, notamment l'échelle et la métrique (Lévy et Lussault, 2003, p. 45). C'est donc pour traiter les questions liées à la gestion de la distance que les sociétés agencent leurs espaces. Ce processus articule les actions de nombreux opérateurs, individuels et collectifs (Lévy et Lussault, 2003, p. 45).

Le temps long participe, pour Michel Lussault, à la composition des agencements en offrant un cadre propice à la transformation de leurs lectures par les sociétés : « Une fois produit et mis en forme, un agencement perdure avec cette résilience marquée qui caractérise l'espace matériel et entre, en tant que ressource, dans la fabrication d'agencements nouveaux » (Lévy et Lussault, 2003, p. 46). Vincent Kaufmann insiste également sur l'effet transformateur de la durée : « Les artefacts matériels durent et restent dans le territoire : ils produisent des effets longtemps après leur réalisation. Cette transformation est récursive car l'environnement est lu et vécu différemment au fur et à mesure du temps qui passe » (Kaufmann in Stébé et Marchal 2009, p. 642).

Michel Lussault donne l'exemple d'une place publique, lieu d'interactions nombreuses. Pour en comprendre finement la spatialité, il estime nécessaire de prendre en compte la manière dont chaque acteur doté d'un capital spatial spécifique compose l'agencement qui correspond à chaque occurrence de sa pratique de la place (Lévy et Lussault, 2003, p. 46). L'agencement permettrait dès lors *in fine* d'appréhender « ce que la spatialité signifie pour l'acteur qui l'agence » (Lévy et Lussault, 2003, p. 47).

Face à ces agencements rencontrés sur le terrain, de multiples questions surgissent : Comment sont-ils composés ? De quelles façons modulent-ils les comportements des marcheurs ? Comment ces derniers agencent par leurs pratiques les espaces qu'ils parcourent ? Ces questions ont guidé la construction de notre grille de lecture.

Mais ce qui nous importe le plus, de façon à pouvoir confirmer notre hypothèse sur la pertinence de la grande échelle pour comprendre le renouveau de la marche urbaine, est de saisir comment certains de ces agencements spatiaux propices à la marche en milieu urbain peuvent dépasser leur ancrage local pour *faire signe* à l'échelle de l'agglomération : « Ceci est une ville marchable », tel pourrait être leur message. Cependant, certaines conditions doivent être réunies pour que ce message puisse être crédible au-delà du périmètre local (Lavadinho, 2010a), et que des marcheurs en nombre puissent *de facto* s'approprier ces espaces mis à leur disposition, mais surtout les transcender pour marcher aussi en dehors d'eux, ailleurs dans la ville. Pour cela, chacun de ces lieux doit en quelque sorte devenir « métamarchable » : un idéal-type, au sens wébérien, de ce que pourrait devenir la ville marchable dans son ensemble si elle se mettait à leur ressembler. Ce faisant, ils deviennent des lieux d'inspiration, pour les marcheurs autant que pour les décideurs.

DES CONCEPTS POUR UNE LECTURE DE LA MARCHÉ

Incantation de l'espace, décantation du texte. Pendant des années j'ai suivi ce mouvement pendulaire qui passe du « voir » au « donner à voir », la parole naissant, non de l'exotisme qui n'est que preuve de malentendu, mais d'une géographie concrète patiemment investie et subie.

Nicolas Bouvier⁹

Dans *L'Homme spatial. La construction sociale de l'espace humain* (2007), Michel Lussault propose un certain nombre de concepts théoriques (la distance, la proximité, la métrique, l'échelle, la substance, la configuration, l'agencement, la situation, le capital spatial, l'urbanité...) pour caractériser l'espace, qu'il expérimente ensuite sur des cas géographiques précis (Paquot, 2010, p. 139). Dans ce travail de thèse, nous avons décidé de suivre partiellement cette même méthodologie. Ainsi nous développons au mouvement II une série de concepts qui nous aident à décrire l'objet « marche » et que nous illustrons par des cas d'étude puisés dans nos divers terrains. Puis nous confrontons ces concepts à l'épreuve des diverses échelles que nous analysons dans le mouvement III. Le mouvement IV pousse cette réflexion plus loin en mettant en lumière l'articulation multiscalaire de ces divers concepts lors de leur implémentation dans le cadre plus vaste de politiques urbaines qui requalifient les grands territoires.

Nos travaux sur le terrain ont ainsi fait émerger un certain nombre de réflexions que nous avons cristallisées en un cadre d'analyse comportant **sept concepts** que nous ne faisons qu'énumérer ici, renvoyant le lecteur aux mouvements II et III pour un développement plus détaillé.

Ces concepts sont :

1. **La marche texturante.** La texturation est l'une des quatre caractéristiques propres à la marche et qui la distinguent des autres modes de transport, les trois autres étant la rugosité, les prises et la latéralisation. Ces caractéristiques font de la marche un comportement hybride et complexe qui nécessite au plan des aménagements urbains une attention particulière.
2. **L'espace palimpseste.** En élaborant la notion d'espace palimpseste nous avons voulu comprendre comment s'organise le pendant de cette hybridation et de cette complexité de la marche du point de vue de l'aménagement de l'espace urbain. Au cœur des stratégies d'aménagement qui donnent à ses espaces palimpsestes leurs lettres de noblesse, nous avons pu identifier effectivement un soin particulier accordé à trois aspects : l'équilibre entre transit et séjour, l'intégration de temporalités plus étendues et la plus forte pondération de la texture du trajet, qui compte désormais autant, sinon plus, que sa rapidité.

⁹ Cette citation est tirée des écrits posthumes « Réflexions sur l'espace et l'écriture », Successions Nicolas Bouvier D.R.

3. **Les hubs de vie** sont les déclinaisons concrètes de l'espace palimpseste. Il s'agit de « hauts lieux d'urbanité », en ce sens qu'ils sont à la fois des concentrateurs et des répartiteurs des flux piétonniers. Ils superposent de multiples fonctions qui font converger en leur sein une multitude de pratiques afférentes à la marche (Lavadinho, 2002 ; Lavadinho, 2009f, 2010e; Lavadinho et Lévy, 2010). Nous distinguerons trois types de hubs de vie structurants à l'échelle de l'agglomération : les espaces publics ouverts, les interfaces multimodales et les centralités multifonctionnelles dédiées aux achats, aux loisirs, au sport et à la culture (Lavadinho et Lensele, 2010a et 2010b, 2011 ; Von der Mühl et al., à paraître). Ces espaces se caractérisent par des dynamiques de transit et de séjour qui leur sont spécifiques, et leur structuration peut se comprendre à partir de l'étude des frontières, des seuils et des transitions qui les composent. Quelles peuvent dès lors y être les configurations spatiales les plus propices à des usages à fort potentiel d'ancrage ? Comment ces configurations peuvent-elles donner envie aux marcheurs d'y séjourner plutôt que de simplement traverser ces espaces ? Nous développerons ces aspects dans le chapitre dédié aux hubs de vie dans le mouvement IV.
4. **Les agrafes urbaines** (Pech, 2009) sont des dispositifs qui ont pour effet de diminuer les effets de coupure souvent observés au sein des grands territoires, introduits notamment par les grandes infrastructures de transport. En injectant du liant entre des quartiers autrefois isolés, les agrafes urbaines contribuent ainsi à augmenter le degré de marchabilité des tissus périphériques. Une fois requalifiées, ces séparations devenues lisières font même parfois leur mue en de nouvelles centralités interquartiers. Ainsi un hub de vie peut assumer également une fonction d'agrafe urbaine, et inversement, une agrafe urbaine, si elle est pourvue des fonctionnalités des hubs de vie, peut en assumer le rôle. Ensemble, agrafes urbaines et hubs de vie constituent autant de partitions qui permettent d'interpréter les diverses strates spatio-temporelles de la ville qui se construit sur elle-même. Nous reviendrons sur ces aspects dans le chapitre dédié aux hubs de vie dans le mouvement IV.
5. **Le cabotage urbain**, stratégie permettant aux marcheurs de naviguer de proche en proche en s'appuyant sur des prises, est un concept que nous avons co-élaboré avec Yves Winkin (Lavadinho et Winkin, 2005, 2008 ; Winkin et Lavadinho, 2008 ; Lavadinho et Lévy, 2010 ; Lavadinho et Winkin, à paraître) en nous appuyant sur la notion de prises (affordances) au sens gibsonien (1977, 1979). Ces dernières sont de deux ordres : des espaces de respiration, que nous avons nommés souffles, et des espaces voués aux bains de foule, que nous avons nommé attracteurs. Cette notion de cabotage part du principe que la marche n'est pas une activité linéaire, mais une succession de mouvements qui incorporent « chemin faisant » des activités autres que le simple fait de marcher. Nous pouvons dès lors identifier certaines co-occurrences d'activités qui en se superposant organisent les mouvements de type brownien des marcheurs autour de grappes qui font sens, lorsque l'on se penche sur les attracteurs qu'elles relient et les activités qu'elles permettent d'accomplir. Une partition judicieuse du trajet en rythmicités plus

rapprochées, en contrôlant le positionnement des attracteurs et en additionnant au besoin des souffles sur le parcours, contribue dès lors, à l'image des paliers sur un escalier, à faciliter la négociation de chacune des étapes à pied et à rendre ainsi marchable l'ensemble du trajet. Quelles sont les distances optimales entre les attracteurs ? Comment disposer ces souffles pour que leur complémentarité aux attracteurs soit effective ? Nous approfondirons ces aspects dans le chapitre dédié au cabotage urbain dans le mouvement II.

6. **La signalétique intuitive** s'appuie directement sur les stratégies des marcheurs. Celles-ci comprennent le cabotage urbain, l'appui sur des souffles et des attracteurs le long du parcours et la pratique des lignes de désir. La signalétique intuitive s'appuie davantage sur le paysage existant que sur un fléchage artificiellement plaqué sur un territoire. Ces repères d'un autre ordre parlent à l'imaginaire du marcheur plus qu'à sa rationalité supposée, en jouant essentiellement sur sa sensibilité et son vécu multisensoriel. La signalétique intuitive s'organise ainsi à partir des pratiques de l'usager et des lieux qu'il fréquente au quotidien. Nous y reviendrons au sein du mouvement II.
7. **L'ingénierie de l'enchantement** en milieu urbain, concept que nous avons co-formulé avec Yves Winkin (Lavadinho et Winkin, 2005, 2008 ; Winkin et Lavadinho, 2008) pour décrire d'une part les moyens utilisés par concepteurs d'espaces publics afin construire une fiction qui en augmente l'attractivité aux yeux des marcheurs, et d'autre part les processus de suspension volontaire de l'incrédulité (Winkin, 1998, 2001, 2005a et 2005b) qui font que ces derniers se laissent convaincre par cette fiction et adhèrent avec plus ou moins d'engouement à des pratiques de marche au sein des espaces publics ainsi enchantés. Ce concept trouve ses prolongements plus concrets dans la notion de ludification (Lavadinho et Winkin, 2009 ; Lavadinho et Winkin, à paraître ; Lavadinho, à paraître) que nous analyserons en détail au sein du mouvement II.

CONCLUSION : LA PERFORMATIVITE DE L'ENQUETE DE TERRAIN

Parler de « ville durable » sans d'abord envisager les questions de la taille des villes et des politiques d'aménagement à l'échelle des « grands espaces » (...) c'est vouloir soigner les symptômes sans s'attaquer aux causes profondes de la pathologie.

Rémy Allain

Pour conclure cette présentation de nos partis pris méthodologiques, nous souhaitons ici rejoindre Daniel Cefaï lorsqu'il affirme que l'enquête est un ensemble d'opérations qui ont leur propre performativité. Les perspectives qu'elle ouvre entrent alors en concurrence avec les visions des décideurs, des concepteurs de l'urbain et des citoyens marcheurs.

Avec ce travail de thèse, nous nous trouvons dans le rôle du chercheur qui assume également un rôle d'expert dans la confection de politiques publiques (Bulmer, 1982, cité par Cefaï, 2003, p. 609). Nous nous voyons alors pris dans la tension insoluble entre le projet scientifique d'établir des faits, de documenter des relations de causalité, de dessiner des cartographies du monde social, et l'impératif de prendre la parole publiquement en tant qu'expert en vue de contribuer à l'élaboration de politiques publiques (Cefaï, 2003, pp. 614-615). Nous nous trouvons là à l'articulation entre savoir et action. Car une fois mises sur l'arène publique, « les descriptions, explications et interprétations issues de la recherche de terrain sont prises comme autant de jugements de valeur, de diagnostics et de pronostics destinés à trouver une inscription dans les pratiques de l'aménagement » (Cefaï, 2003, p. 613).

STRUCTURE ET MOUVEMENTS DE LA THESE

Après cette introduction, dont l'objectif était de rendre explicites nos choix empiriques et méthodologiques, le corps du travail de thèse s'articule autour de quatre grands mouvements : les valeurs de la marche, les concepts de la marche, les échelles de la marche et les terrains de la marche.

Au fil de ces mouvements, des exemples tirés des cas d'étude viennent alimenter notre réflexion. Ils ponctuent le discours et étayent les concepts et les analyses que nous avançons par les aspects saillants des observations effectuées sur le terrain.

Le premier mouvement cherchera à décrire les facteurs qui sous-tendent la montée en puissance de la marche urbaine au cours de la dernière décennie, dans un contexte où les villes remettent au goût du jour des valeurs d'urbanité pour mieux répondre à des enjeux liés à la durabilité et à la qualité de vie. Le lien sera fait entre la nouvelle perception de ce mode comme un mode à part entière dans le système de mobilité urbain, les changements qui ont été introduits de ce fait par les politiques publiques de promotion de la marchabilité et les changements subséquents observés dans les pratiques des citoyens.

Le deuxième mouvement est consacré au développement d'un certain nombre de notions théoriques que nous avons développées au fil de nos analyses de terrain. Chemin faisant, il explore la diversité des regards portés sur la marche par divers courants des sciences sociales qui pensent le monde urbain, en particulier la géographie, la sociologie et l'anthropologie urbaines.

Le troisième mouvement met en lumière la manière dont la marche s'imbrique aux diverses échelles de la ville, depuis l'échelle ontologique du corps urbain jusqu'à l'échelle de l'agglomération, en passant par l'échelle de l'espace ordinaire, celui de la rue ou du quartier. L'enjeu de ces sauts d'échelle réside pour la marche dans la possibilité de dépasser le cadre de la proximité pour pouvoir, dans le cadre de son association avec les autres modes de transport, être performante à l'échelle de l'agglomération (Lavadinho, 2009f, 2010i). Cette évolution du regard sur la marche s'inscrit dans une mouvance de fond quant à la notion d'accessibilité des grands territoires. Cette notion ne concerne pas que l'accès physique des lieux et des modes de transport, mais plus globalement l'aptitude à la mobilité et l'accès aux ressources de la ville (Lussault et Lévy, 2003 ; Michaud et Segrestin, 2008, p. 14). L'offre de transports se diversifie et se déploie désormais de manière de plus en plus intégrée à l'échelle de l'agglomération pour répondre à l'élargissement spatio-temporel des bassins de vie et à l'essor de la mobilité liée aux achats et aux loisirs. Le capital mobilitaire des individus s'enrichit dès lors pour mieux profiter des opportunités offertes par la multimodalité. Pivot facilitant le transfert entre tous les modes, la marche se révèle une pièce maîtresse de cette multimodalité.

Le quatrième mouvement est tout entier consacré à la question de comment les agglomérations peuvent déployer des politiques de promotion de la marchabilité intégrées à l'échelle de tout leur territoire. Nous entamerons ce mouvement par un chapitre illustrant avec le cas de la Plateforme du Flon à Lausanne le pouvoir fédérateur d'un site régénéré, à la fois *hub de vie* et *agrafe urbaine*, qui assume pleinement sa nouvelle fonction de cœur d'agglomération. Les cas de Genève et de Bilbao, villes pionnières en Europe quant à l'implémentation de politiques de marchabilité, seront ensuite approfondis pour montrer comment l'articulation des échelles est au cœur de l'inscription de la marche dans une politique multimodale faisant la part belle à la requalification des réseaux de mobilité active et des espaces publics. Le recul offert par les vingt ans qui nous séparent des premières réalisations permet de mieux apprécier les résultats concrets de ces politiques entamées au début des années 1990 et poursuivies avec constance malgré les changements d'acteurs survenus à tous les échelons au gré de la succession des mandatures politiques.

En conclusion, nous synthétiserons les apports de ces quatre mouvements à notre argumentaire qui plaide pour une politique de promotion de la marche à l'échelle de l'agglomération comme l'un des chemins privilégiés pour atteindre les objectifs d'un développement urbain durable (Lavadinho, 2009f, 2010i). L'enjeu est alors de dépasser les approches pointillistes qui l'ont caractérisée par le passé et un cadre d'application trop souvent limité aux centres urbains, pour véritablement intégrer la question de la marchabilité des périphéries au sein d'une réflexion plus large sur les mutations territoriales actuelles. Cela passe notamment par une organisation territoriale qui sache prendre appui sur les opportunités offertes par les centralités multipolaires et tirer le meilleur parti du renforcement multimodal de leurs accessibilités (Biéler, 2011 ; Lavadinho et Lensele, 2010a et 2010b, 2011 ; Lisio, 2011 ; Venizelos, 2011 ; Von der Mühl, 2011 ; Von der Mühl et al., à paraître). Les enjeux importants soulevés par la notion de marchabilité au sein des périphéries ouvrent de nouvelles perspectives pour la recherche sur la marche urbaine à l'échelle des grands territoires, un domaine encore en friche qui recèle de multiples questionnements pour alimenter la réflexion urbanistique et géographique sur l'avenir des territoires urbains.